

Jacques A. Bertrand

L'Angleterre
ferme
à cinq heures

mémoires d'outre-Manche
Julliard

DU MÊME AUTEUR

Chez Bernard Barrault

Tristesse de la Balance et autres signes, 1983 (J'ai lu, 1999).
Chronique de la vie continue, 1984.
Soirées dansantes à l'orphelinat, roman, 1985.
Le Parapluie du Samourai, roman, 1987.
Je voudrais parler au Directeur, roman, 1990. Prix Thyde-Monnier de la SGDL
Higelin, Higelin, récit-portrait, 1991.

Chez Julliard

Le Pas du loup, roman, 1995, Prix de Flore.
Le Sage a dit, 1997 (J'ai lu, 1999).
La Petite Fille qui se souvenait d'avoir parlé avec l'ange, roman, 1997.
L'Infini et des poussières, roman, 2000, (Pocket, 2002).
Tristesse de la balance et autres signes (Dessins de Martin Veyron), 2001.
Derniers camps de base avant les sommets, 2002. Prix Grand Chosier, Prix Rhône-Alpes.

Au Seuil/P. Couratin

Le Grand Con (Dessins de Tina Mercié), 2003.

JACQUES A. BERTRAND

L'ANGLETERRE FERME
À CINQ HEURES

(Mémoires d'outre-Manche)

Julliard
24, avenue Marceau
75008 Paris

© Éditions Julliard, Paris, 2003

EAN 978-2-260-01869-8

Ce document numérique a été réalisé par [Nord Compo](#)

To England, with love

D'aussi loin que je me souviens, j'ai toujours adoré l'Angleterre. Et les Anglais. Ivanhoé, Robin des Bois, Winston Churchill (âgé), Hamlet (Sir Olivier jeune), Alice, Sœur Wendy Beckett, Turner certains jours de brume, Barbara Wright, la famille Smith qui campait au bord du lac d'Aiguebelette au début des années soixante. Et la jeune Anglaise à laquelle, à peu près vers la même époque, en Provence, j'avais donné un baiser (sur la bouche) à peine une heure avant qu'elle reparte pour Londres avec ses parents. La veille et toute la semaine précédente, je n'en avais pas trouvé le courage. Il y a des baisers et des sourires, spécimens de papillons exotiques, qu'on épingle à tout jamais dans sa mémoire. Ils sont malheureusement épinglés. Pour tenter de les faire revivre, on peut aller parfois jusqu'à écrire des livres, composer des chansons, voire des opéras. Certains vont jusqu'à risquer l'aquarelle.

Né dans le sud de la France, j'ai passé la majeure partie de mon adolescence à adorer la pluie sur les étangs, le *spleen*, le néant shakespearien (*To be or not to be*), et les jeunes filles qui ne m'aimaient pas.

Et puis je suis allé habiter quelques années en Angleterre. (Je n'étais pas mécontent de prendre mes distances avec la vieille France et – peut-être davantage encore – avec la nouvelle.) Et puis j'en suis revenu.

Je continue naturellement à adorer l'Angleterre. Mais désormais, je déteste la pluie sur les étangs, j'expérimente toutes sortes de drogues contre le spleen, j'ai pris le néant en horreur et je supporte de plus en plus mal les gens qui ne m'aiment pas. Spécialement les Anglais.

Car les Anglais haïssent les Français. C'est de loin leur plus grave défaut. Quand je parle des Anglais ou des Français, je simplifie. J'use de généralités qui souffrent par bonheur quelques exceptions. Si je devais me laisser aller ici à critiquer les uns ou les autres, voire les uns plus que les autres, on voudra bien considérer que mon principal souci demeure l'amélioration de la race

humaine. Et que dire du mal des Anglais, par exemple, n'est jamais qu'une façon singulière de continuer à dire du mal de l'homme. Si possible en s'amusant.

MESURES CONSERVATOIRES URGENTES

Il est arrivé, à certaines époques, que des personnes plus ou moins bien intentionnées envisagent froidement de supprimer l'Angleterre. Elles avaient tort. Sans l'Angleterre, cette vieille planète serait méconnaissable, beaucoup moins drôle en tout cas, et l'Europe trop naturelle pour être vraie.

Il faut conserver l'Angleterre à tout prix.

Déjà, il devient difficile d'imaginer que Jack l'Éventreur habitait le quartier londonien de White Chapel, entièrement rénové.

Il y a au moins trois choses qui font qu'à Londres on est sûr d'être à Londres. Les taxis, les bus et les cabines téléphoniques. Les taxis sont antiques, noirs et spacieux ; les bus sont antiques, rouges et à deux étages ; les cabines téléphoniques sont antiques, rouges avec une couronne dorée. J'oubliais la monarchie qui est antique, fuchsia, avec un diadème orné de diamants. Ce serait folie de vouloir toucher à ces repères.

Déjà, certains taxis londoniens ont abandonné la couleur noire. Pis : ce sont de grossières imitations japonaises. En outre, les chauffeurs commencent à adopter la mentalité de leurs confrères parisiens. Ils refusent de vous charger à Trafalgar Square en prétendant rentrer sur Levallois-Perret.

Les cabines téléphoniques londoniennes authentiques se font rares. Les gens les collectionnent au fond de leur jardin. Ils en font des bibliothèques et même des douches. Il est vrai qu'elles étaient encore à pièces et qu'elles ne fonctionnaient pas...

Il a été question de privatiser les fameux bus à deux étages. C'est une théorie à la mode que les services publics seront mieux gérés par le privé. C'est sûrement vrai – je ne suis pas un expert en économie. Sauf qu'ils deviendront – en toute logique – des services privés. Dans quelque temps, si

la peinture verte coûte moins cher que la rouge, les bus londoniens seront verts. Leur second étage sera rabaissé de moitié : il faudra s'y mouvoir plié en deux.

Quant à la monarchie, il n'est pas dans nos intentions d'ajouter à ses soucis. Elle a été beaucoup critiquée, il est vrai... Mais, quoi que vous fassiez, vous n'empêcherez jamais les gens de critiquer. Imagine-t-on un Anglais républicain, sinon pour le *fun*, comme on dit à Aubervilliers ?

Quelle mouche continentale a donc piqué ce peuple qui, jusque-là, s'était toujours montré peu enclin aux bouleversements et qu'on avait vu pleurer à chaudes larmes lors de la cérémonie d'ouverture du tunnel sous la Manche ?

On est horrifié d'apprendre que certains sujets élus de Sa Majesté ont réclamé sans frémir la suppression des robes chamarrées et des perruques que portent juges et avocats dans les cours de justice britanniques. Il faut absolument empêcher ça. Si on tient à renouveler le rituel de la justice, au lieu de supprimer la perruque des juges, pourquoi ne pas en imposer une aux accusés ? Après tout le rôle d'accusé est un rôle comme les autres, et même, si l'on y réfléchit, un rôle de première importance dans la vie des tribunaux. Pour quelle raison l'accusé serait-il le seul à ne pas avoir droit au costume ?

Il faut conserver l'Angleterre à tout prix, au besoin contre son gré. Classer sa population parmi les espèces protégées. Recommander à la Commission européenne de lui éviter tout tracasserie. Soutenir la livre sterling. Se convertir à la religion anglicane...

J'ai vu un jour un jeune cadre financier de la City traverser Hyde Park à bicyclette, en costume trois-pièces, chapeau melon et petit sac à dos d'où dépassait le manche d'une raquette de tennis. Il aurait fallu l'arrêter, le vernir, le mouler dans le plâtre, le couler dans le bronze, enfin, faire quelque chose. Imaginez qu'un règlement européen lui impose le port du casque à vélo : ce type ira jouer au tennis en Rolls, comme tout le monde... Et peut-être même en short !

Et si vraiment la sauvegarde de l'Angleterre se révélait impossible autrement, il ne faudrait pas hésiter à reprendre la guerre de Cent Ans. Ce fut dans l'ensemble une très jolie guerre – un peu longue peut-être – qui permit au moins aux Anglais de devenir de fins connaisseurs en vins de Bordeaux et de Bourgogne.

L'ANGLETERRE FERME À CINQ HEURES (PM)

Cette assertion sera discutée, je n'en doute pas. On objectera que le coup de cloche d'onze heures, qui sonne dans les pubs le temps de la dernière bière, pourrait être retardé. On prétendra trouver de plus en plus souvent, au cœur de Londres, des restaurants ouverts à l'heure des repas et des tavernes en activité à l'heure du café. (C'est sûrement vrai.) On avancera toutes sortes d'arguments pour contester que l'Angleterre doive fermer à l'heure où sort la marquise. On ne parviendra pas à me convaincre. Cette vérité s'est imposée à moi, un jour, de la façon dont la Vierge apparut à Bernadette, je suppose, et je n'en démordrai pas.

Considérez qu'il s'agit d'un symbole, d'une parabole, d'une hyperbole, comme vous voudrez. D'une intime conviction poétique. Ce sont des choses qui ne se discutent pas. L'Angleterre ferme à cinq heures.

Et parfois même un peu plus tôt.

Lorsque je m'étais décidé à aller visiter les fameux jardins de Kew, mes voisins, mes amis, tous mes compatriotes exilés, sans exception, m'y encourageaient depuis des mois. Les essences exotiques, les serres tropicales, l'architecture du paysage, la plastique des bosquets, le tout sous une lumière variant sans cesse en raison de la succession des types de crachin, c'était à voir, à n'en pas douter. On ne pouvait comprendre ce pays, ni même espérer avoir un aperçu honnête de la planète, sans s'être aventuré dans cette jungle luxuriante, avec ou sans vade-mecum inspiré de Rudyard Kipling.

Il faisait beau ce jour d'hiver, un fier beau temps insulaire. Entre des nuages qui, sous le noroît, semblaient pressés de dégager le ciel, le soleil, immuable, flegmatique...

Un retard dans les transports, indépendant de ma bonne volonté, et je me présente aux guichets à trois heures cinquante. *Sorry Sir*, mais on ne délivre plus de tickets à partir de trois heures quarante-cinq, parce que les jardins ferment à quatre heures quinze.

Trois heures quarante-cinq. Quatre heures quinze. *Naturally*. Je remercie poliment, d'un large sourire – probable réminiscence d'un enseignement glané dans un vieil ouvrage d'inspiration bouddhique – et je m'en retourne, d'un pas lent, déterminé à profiter pleinement d'une promenade sans but.

Ce pas m'amène à proximité d'une vaste pelouse où se déroule un match – ou devrais-je dire une cérémonie ? – de cricket. J'ai déjà assisté à plusieurs rencontres et, chaque fois, j'ai cru avoir saisi les règles de ce jeu. Pourtant, chaque nouveau match me donne l'impression que les règles ont légèrement changé depuis le match précédent. Les arbitres, surtout, me paraissent un bon sujet de méditation. Ils sont vêtus d'une blouse blanche et d'un panama, on s'attendrait à ce qu'ils servent le thé. Je suppose qu'à l'origine, quand ce sport encore incertain s'exerçait dans le jardin de quelque riche *baron* ou *baronness*, on demandait aux domestiques d'arbitrer. (Le baron prêtant son chapeau de paille des tropiques à son domestique, à cause du beau temps dont il est fait mention plus haut.)

Je médite une vingtaine de minutes. La notion de temps « une vingtaine de minutes » est purement française. L'habileté et la détermination des lanceurs m'impressionnent (une faiblesse dans l'articulation de l'épaule droite me condamne à ne réussir que des ricochets très moyens).

Un peu plus tard, ayant repris ma promenade, j'avisé le portail d'une petite église de rite anglican qui – n'est-il pas étonnant ? – semble ouverte. À quatre heures vingt. Je m'approche. Une affiche rédigée à la main annonce un « thé de charité » à quatre heures trente. L'expérience d'un thé de charité – cérémonie dont j'ignore la première règle – me tente. Je retourne dix minutes au cricket, et, à quatre heures trente précises, je prends mon tour dans la queue qui s'est déjà formée.

La formation obligatoire et réglementaire d'une queue est le premier article de l'art de vivre anglais – article que les rédacteurs de la Constitution française n'ont malheureusement pas retenu. Cette omission rend très pénible l'attente d'une séance devant les cinémas du Quartier latin. La queue est un des indices de civilisation les plus fiables et on comprend le désarroi de l'officier de Sa Gracieuse Majesté qui, complètement débordé par une foule irakienne affamée s'arrachant bidons d'eau et sacs de farine, exprimait sa

désapprobation devant une caméra. « Ces gens-là, disait-il d'un air navré, étaient censés faire la queue pour obtenir de la nourriture... »

En pénétrant dans la sacristie, je prends un plateau et une charmante vieille dame d'au moins quatre-vingt-cinq ans (à peine un peu trop fardée) me sert avec une grande affabilité un thé « de charité », un nuage de lait et deux pâtisseries que je paie à un charmant vieux monsieur à peine plus jeune. À un prix très raisonnable. Au-dehors, les deux tables de jardin étant déjà occupées, je vais m'installer avec mon plateau, à l'instar de ceux qui me précèdent, sans plus de cérémonie mais avec une simplicité empreinte d'une grande civilité, sur une des pierres tombales qui entourent l'église... *J'irai goûter sur vos tombes...* À cinq heures, tout est consommé.

Ces deux pâtisseries ont conservé dans ma mémoire l'exquise saveur d'un sonnet élisabéthain. Il y a des moments où la vie vous paraît approcher la perfection. Des moments où la question de l'heure de fermeture de l'Angleterre ne saurait être posée. Pas par un *gentleman* en tout cas.

EST-IL ENCORE TEMPS D'AVERTIR LE LECTEUR qu'il sera dans ces pages exclusivement question de l'Angleterre, à l'exclusion de toute autre composante des îles Britanniques, du Royaume-Uni ou de la Grande-Bretagne ? Beaucoup de mes compatriotes – par ignorance ou par snobisme – et quelques Anglais – par distraction ou par hypocrisie – affectent de considérer l'Angleterre comme le contenant de l'Écosse, du pays de Galles et de l'Irlande du Nord. Ceux des Français qui correspondent avec Londres et mentionnent *England* sur l'enveloppe commettent une double faute, comme à Wimbledon : le pays du destinataire s'écrit dans la langue du pays d'où part le courrier et, en l'occurrence, ce pays destinataire n'est pas l'Angleterre, c'est la Grande-Bretagne. De la même façon, il est arrivé que le ministre des Affaires étrangères britannique doive répondre, après le ministre français, au président américain qui venait de railler la « vieille Europe ». Il assura qu'il venait lui aussi d'un vieux pays et ajouta, en souriant, que ce pays avait été « créé par les Français en 1066 ». Ce faisant, il rappelait plaisamment qu'il était plus jeune que nous, et commettait pour le moins une indélicatesse à l'égard des Écossais, Gallois et Irlandais qu'il était censé représenter.

Par ailleurs, je dois préciser que, dans le but de conserver à cette déclaration d'amour aux Anglais une totale objectivité, je me suis abstenu de lire « Je hais les Français » et autres opuscules hâtifs, plutôt mal élevés (pas du genre *high school* en tout cas), parus en Angleterre ces dernières années, ni aucun numéro du *Sun* depuis dix ans.

Il est bon que nous continuions à nous aligner sur l'officier français qui, le 11 mai 1745, à Fontenoy, répondit à un officier anglais qui le sommait d'engager les hostilités : « Tirez les premiers, messieurs les Anglais ! »

Cet excellent état d'esprit devait permettre aux armées de Louis XV de remporter la bataille.

LE COUP DU SIFFLET

(1 – LA RÈGLE)

Le plus modeste des arbitres présidant à un concours de pétanque ou de marelle, au fin fond d'une ruelle obscure, dans les bas quartiers d'une ville secondaire de province pauvre, au bout du monde, est toujours un peu anglais. Il peut être officiellement marseillais, romain, tanzanien, avoir vu le jour à Formose ou Madagascar, posséder un passeport allemand ou espagnol, il est anglais. Au fond de son petit cœur d'arbitre courageux, menacé par un nombre variable de joueurs ou de spectateurs, il se sent anglais. Et invincible. Il sait qu'il ne doit en référer qu'à William Shakespeare, Henri VIII, Robin des Bois et au capitaine du Quinze de la Rose.

Car le règlement est anglais. Il a été inventé par des Anglais. Imposé par des Anglais. On prétend parfois que les Anglais ont inventé les sports. Ce n'est pas tout à fait exact. Ils ont inventé le cricket et la règle du jeu. Le Celte, le Ligure, le Wisigoth ou l'Ostrogoth, voire le Franc et le Hun, adoraient jouer au ballon pendant les récréations.

Tentons de reconstituer les faits. Les Gaulois jouaient à la « soule », une vessie de porc (ou d'auroch ?) rembourrée, qu'ils se disputaient avec ardeur. Mais d'une manière plutôt désordonnée. Survint un Anglais, avec dix siècles d'avance sur la chronologie officielle, qui donna un coup de sifflet strident. Les joueurs en furent paralysés. Profitant de ce moment de stupeur, il les obligea à enfiler des maillots de couleurs différentes, avec des numéros dans le dos, et entreprit de marquer à la chaux les limites du terrain. Après quoi il devint président de la Fédération internationale de foot-ball. Balle-pied. Car il avait déjà le goût des appellations concrètes. (Plus tard, ce penchant allié à une parfaite connaissance des fonds marins lui ferait nommer le dauphin

bottle nose, « nez de bouteille », la méduse « poisson-gelée » et la sirène « bonne de la mer ».)

Nul n'est plus à même qu'un Anglais de connaître, d'interpréter – voire de modifier, en cas de nécessité – le règlement. Cela se vérifie tous les jours sur le terrain. L'arbitre français, pour se faire accepter, doit se montrer encore plus anglais que les autres. Quand il rentre chez lui, à Clermont-Ferrand, il continue à s'exprimer à table avec un fort accent londonien. Ce qui exaspère son épouse. Elle a préparé de l'aligot, il réclame du pudding. Ainsi se perdent les civilisations. Et aussi pas mal de matches.

LE COUP DU SIFFLET

(2 – L'USAGE)

Après le règlement, l'Anglais inventa l'usage. Qui est différent. Mais pas autant qu'on le croit. En Angleterre, il est d'usage de respecter les usages, comme si c'étaient des règlements. Il se trouve bien sûr des Anglais pour faire tout le contraire de la règle, systématiquement. Punks, drag queens, excentriques en tout genre, ils sont là pour confirmer la règle par la vertu de l'exception. Ils sont reconnus d'utilité publique.

Les Anglais ont un grand respect pour les choses. Ils excellent à en faire commerce (qu'ils nomment « libre-échange »). Par la voie maritime de préférence, car ils placent les bateaux au-dessus de tout, ce sont pour eux des êtres vivants qui ont droit, non pas au neutre comme les autres choses, mais au pronom personnel féminin (ils disent *LA* bateau).

Leurs bateaux, en tout cas. Ils ont toujours fait preuve d'une certaine condescendance à l'égard de la Marine française. (Ils prétendent avoir adoré le *Normandie* – mais n'ont-ils pas toujours considéré que tout ce qui s'appelle Normandie est à eux ?)

Le règlement en vigueur sur le *Queen Elizabeth II*, dernier transatlantique en fonction, est un étonnant mélange de rigueur et de courtoisie. On n'y tolère aucun manquement. (Le manquement au règlement est considéré comme une spécialité française.) La petite touche finale d'humour ou d'ironie qui permet de distinguer sur les navires de Sa Majesté le commandant de l'officier en second ne va pas jusqu'à permettre de plaisanter avec le règlement, cependant le ton de reproche demeure d'une grande correction. On est réellement *sorry Sir*, mais vous ne pouvez pas installer votre chaise longue sur cette partie du pont. Ou alors, ce bar n'ouvre que dans une minute

trente, très exactement. Quand il n'est pas malheureusement fermé depuis quarante-cinq secondes. Très exactement.

En Angleterre, sur mer et sur terre, la tenue est généralement obligatoire. (Le manque de tenue est considéré comme typiquement français.) On dénombre deux principales sortes de tenue. La « formelle », qui exige le smoking ou, à défaut, le costume sombre-cravate, la robe de soirée ou, à défaut, de cocktail. Et l'« informelle », qui permet le costume-cravate (ou le smoking) et la robe de cocktail (ou de soirée). On voit bien la différence.

En fait, toutes les tenues doivent être formelles. La tenue négligée elle-même doit formellement apparaître au premier coup d'œil comme une non-tenue. C'est pourquoi un Anglais à chapeau melon et parapluie noirs ne trouve absolument pas déplacé d'attendre le bus à côté d'une jeune fille à jeans déchirés, épingles à nourrice et chevelure rose et bleu. D'où il ressort que l'Angleterre est un pays qui ne manque pas de tenue. Et que l'informel est une notion purement formelle.

POIDS ET MESURES

L'Anglais a le sens de la grandeur et de la mesure. Plus exactement, il est convaincu de la grandeur de ses mesures. Le succès du système métrique dans le monde le chagrine. Au point de, parfois, passer la mesure. Un certain Powel persiste à afficher sur un marché de l'Est londonien le prix de ses pommes de terre à la pound uniquement, alors que la loi lui fait désormais obligation de mentionner ce prix au kilo. Ce Powel a déjà été condamné plusieurs fois. Il n'en a cure. C'est un croisé. Un combattant de la foi. Un *metric martyr* ! On a pu l'apercevoir, avec quelques-uns de ses coreligionnaires, brandissant devant Westminster la pancarte « Parlement à vendre, appeler tel numéro à Bruxelles ».

L'Anglais tient à ses onces, ses pierres, ses pieds, ses pouces. La simplicité du système métrique l'indispose. La seule pensée d'un mètre-étalon déposé au pavillon de Sèvres, près de Paris, le fait bouillir. (Rappelons qu'il bout à 212 degrés et gèle à 32.) L'Anglais est comme tout le monde : il n'aime pas faire comme les autres. Ses prises électriques ont été élaborées avec soin pour ressembler aux nôtres le moins possible. Il se sert de confiture avec un couteau. Pour finir sa soupe, il incline son assiette du côté opposé à sa bouche. Il préfère souvent manger le fromage après le dessert. Il fait tourner ses moteurs dans l'autre sens (essayez de changer la vis platinée d'une vieille Triumph).

Il pratique le léger décalage, en feignant de considérer qu'il s'agit d'un abîme. Ou le contraire. Par exemple, profitant de la dérive des continents, il s'est éloigné de nous, irrémédiablement (la hauteur des falaises de Douvres l'atteste suffisamment). Mais il garde un œil sur Calais. Au cas où. Une nouvelle Aliénor d'Aquitaine pourrait épouser en secondes noces un prochain prince de Galles...

En tout cas, il ne lâchera pas facilement l'autre pound, la Livre Sterling. Si quelque Européen convaincu réussissait – on ne sait jamais –, avec la sournoise complicité de la Commission de Bruxelles, ou d'une nouvelle Jeanne d'Arc, à acheter le Parlement de Westminster, c'est en livres qu'il devrait le payer.

LA NATURE A HORREUR DU GAZON ANGLAIS

Si vous habitez dans le Grand Londres une petite maison avec jardin, vous aimeriez pouvoir chanter en ouvrant le matin la fenêtre de votre chambre, à la manière d'Higelin : « *Today is a beautiful day, and the sun shines, and I go to Buckingham Palace to see the Queen...* »

Mais les circonstances ne s'y prêtent pas souvent. La plupart du temps, c'est « *It's raining again* »... Le groupe mondialement célèbre qui a fait un tube avec cette formule, « Il pleut encore », s'appelle Supertramp ! Dans ma jeunesse, si je n'avais pas bêtement choisi le latin et le pipeau plutôt que l'anglais et la guitare, j'aurais sûrement fondé un groupe que j'aurais appelé « Les Imperméables » (*Jack and the Raincoats*). La quête de l'imperméabilité est longue, difficile et vouée à l'échec comme la plupart des quêtes.

L'imperméabilité absolue n'existe pas. Même pas chez Burberry's. Ça finit toujours par traverser. On se mouille, on s'enrhume. On ne se soigne pas assez énergiquement – à cause de l'humidité, justement, qui est émolliente – et ça s'aggrave. Ça peut aller jusqu'à des noms de maladies très compliquées.

Or il pleut.

Ou il a plu. Ou bien il va pleuvoir. Les Mongols ont un vocabulaire de plus de cent mots pour désigner le cheval, les Anglais en ont presque autant au service de la pluie. Du crachin de type atomiseur à l'averse en rideau de fer, en passant par la douche mal réglée et l'arrosoir arrosé, ils disposent en effet d'un éventail de précipitations à étonner Brest et Quimper.

Je ne déteste pas les fortes averses qui font fumer les terres chaudes de l'été. Je crains particulièrement les petites pluies froides sur sol détrempé. Et pendant ce temps-là, l'herbe continue à pousser, sans états d'âme. Je dis bien : l'herbe. Car l'herbe pousse toute seule, à la différence du gazon.

En quittant Paris pour Londres, j'avais bien sûr emporté dans mes bagages toute une littérature consacrée au fameux gazon anglais. Le personnage de roman français moyen n'envisage pas de fouler d'autre gazon. L'idée même d'un gazon français, par exemple, lui paraîtrait absurde. Je partis donc à la conquête du gazon anglais. Au bout de quelques mois, il me fallut renoncer.

La conduite adoptée par mon voisin à l'égard de sa pelouse était édifiante.

Il lui faisait d'abord subir le traitement d'une énorme tondeuse à réservoir. Deux jours plus tard, entre deux averses, il passait une tondeuse de moindre dimension, sans réservoir, coupant plus ras. Après quoi, le lendemain, il balayait son gazon. Avec un balai. Et le jour suivant, profitant d'une brève éclaircie, il glissait dans son jardin une tondeuse sans roues, coupant encore plus ras. Je m'attendais à ce qu'il en vienne au rasoir électrique, mais, non, pendant quelques jours il faisait mine de ne plus s'en soucier et occupait le temps dévolu à la sieste à projeter violemment une petite balle blanche sur la barrière de bois séparant nos jardins, au moyen d'un club de golf. À peine une semaine plus tard, il revenait à la grosse tondeuse.

J'en conclus que la quête du gazon anglais, à l'instar de celle de l'imperméabilité, relevait d'une mystique susceptible d'entraîner les pires excès. Et je décidai de me contenter, pour le restant de mon séjour, d'un bout de prairie à la française.

La nature est perméable par essence.

La nature a horreur du gazon anglais.

TULIPES

ET AUTRES CONNAISSANCES

La comédie musicale *Miserables* a triomphé des années durant à Charing Cross, sans qu'on ait jamais entendu prononcer aux abords du théâtre le nom de Victor Hugo. La gloire de ce dernier ne viendrait que d'avoir été, en exil, généreusement accueilli sur deux îles anglo-normandes. Or il arrive qu'Hugo porte sur les affaires anglaises un regard ironique. Ainsi peut-on lire dans son Journal : « Je n'ai rien vu de curieux du reste, si ce n'est une grande femme sèche et maigre, qui a partagé avec le conducteur et moi l'impériale de Saint-Lô à Carentan, fort prude, fort laide et fort bel esprit. Un bas-bleu vêtu de blanc, avec des cheveux rouges, une sorte d'Anglaise tricolore. Je dis anglaise parce qu'elle avait l'accent, et aussi parce que l'Angleterre est la terre la plus féconde en ce genre de tulipes. »

Nonobstant le respect et la profonde admiration que je porte au maître, je dois reconnaître que mon expérience personnelle ne recoupe pas la sienne. J'ai régulièrement croisé – à Charing Cross ou ailleurs – des Anglaises qui n'étaient ni sèches ni maigres. Ni « plates », en dépit de leur réputation sur le continent. Elles étaient même pourvues de poitrines copieuses, fortes, presque trop fortes (« Non, jamais trop fortes ! » s'emportait Alphonse Allais sur le sujet). Il est vrai cependant qu'elles m'ont souvent paru avoir de grands pieds. Je connais des Françaises qui seraient heureuses en Angleterre. Régulièrement humiliées, à Paris, par de petites vendeuses insolentes qui prétendent que le modèle d'escarpins exposé ne va pas au-delà du 39, elles pourraient constater, à Londres, que le 41 fillette est en vitrine.

Bien avant Hugo, les Français les plus connus des Anglais sont les joueurs et l'entraîneur français de l'équipe d'Arsenal, Gérard Depardieu,

Napoléon et le commandant Cousteau (vénéré pour son amour immodéré de la mer et des poissons). J'allais oublier Antoine de Caunes et Jean-Paul Gaultier pour leur duo de music-hall télévisuel. *Ze french comic...*

Dans un genre différent, Montaigne jouit à l'université d'une discrète mais excellente réputation. Je me souviens d'avoir entendu Sir Kenneth Clarke, grand spécialiste de la civilisation occidentale, parler de lui en bien. « Grande honnêteté intellectuelle », approuvait-il. Après quoi lui était venue l'idée saugrenue de le comparer à Shakespeare. « Shakespeare est plus complet et plus inconfortable », avait-il conclu avec un fin sourire.

Le type de fin sourire, confortable, qui fleurit sur les lèvres de tout Anglais éclairé quand il vient de comparer à son avantage notre culture et la sienne.

Tulipe (du turc *tülbent*, turban) : plante bulbeuse à grande et belle fleur solitaire en forme de vase, très utilisée à des fins ornementales (Larousse).

RESTE DU MONDE

(1 – LA PROXIMITÉ)

L'Angleterre est la quintessence de l'île. Elle n'a même pas besoin d'être complètement entourée d'eau. Le reste du monde lui est une espèce de mer, ou de désert, de *no English land* en tout cas. La notion de Reste du Monde est typiquement anglaise. On peut acheter à Londres des maillots de rugby marqués *Rest of the World*. Jouer contre une sélection mondiale ne fait pas peur aux Anglais. En attendant, ils jouent volontiers, quand ils ne guerroient pas, contre leurs voisins.

L'Irlande du Nord est un sujet explosif qui cause régulièrement des soucis aux services de déminage de Scotland Yard. Le statut de l'Irlande du Nord est assez spécial : c'est un peu comme si la Corse, département français, était collée à la Sardaigne qui s'appellerait République de Corse.

Le pays de Galles est à l'Angleterre ce qu'était le Dauphiné au Royaume de France, une espèce de « délocalisation » pour héritier de la Couronne. (Pratique pour flatter la province et tenir son successeur à l'écart.) La Cornouailles ne participe pas au Tournoi des nations, mais laisser entendre à un Cornique (on dit comme ça) qu'il est anglais ne se fait pas davantage que de traiter un Breton de Parisien. Pour ma part, j'aime beaucoup les vieux Corniques, comme d'ailleurs les vieux Gallois ou les vieux Écossais : ces gens-là me laissent l'agréable impression de n'être pas seul à avoir un accent bizarre en anglais.

Ces pays sont souvent magnifiques (la campagne anglaise ne manque pas de charme non plus) – même sous la pluie. Aucun n'est plus beau que l'Écosse. Tout le monde sait que l'Écosse est belle, ceux qui l'ont visitée, ceux qui n'y sont jamais allés et jusqu'à ceux qui en reviennent sont d'accord

là-dessus. D'ailleurs, ils n'omettent jamais de préciser, lors des fastidieuses séances de vidéo (auxquelles leurs voisins ne peuvent se soustraire puisqu'ils ont imposé le Brésil l'année précédente) : « C'est encore plus beau que sur les films. » L'intérêt du voyage est moins d'aller quelque part que d'y être allé. S'il était interdit de raconter ses voyages, personne n'irait plus nulle part.

Le nord de l'Écosse, la région des lochs et du canal calédonien, et au-delà, est encore plus beau que tout ce que je viens de dire. Et même bien plus beau que ce que prétendent ceux qui n'y sont jamais allés. Car l'Écosse est aussi belle pour ça : personne n'y va.

L'Écosse est composée de montagnes, de collines, de lacs, d'étangs, de landes, de rivières, de cascades, de mers, d'îles – tout ça en même temps ou presque – et de très peu d'Écossais. Il y a beaucoup plus de moutons que d'Écossais. Il y en a partout. En liberté. Vous vous croyez seul au sommet d'un col, à huit cents mètres d'altitude, d'où vous contemplez des kilomètres de landes, d'autres sommets, deux ou trois lochs, la mer des Hébrides et quelques îles du même nom, et en baissant les yeux, vous vous apercevez que vous êtes au milieu d'un troupeau de moutons.

Comme je ne tiens pas à ce que vous alliez en Écosse (je compte y retourner), j'ajouterai qu'il n'y a que très peu de saisons et qu'en remontant la vallée de la rivière Affric – en juin –, le taux d'humidité de l'air vous donne l'impression de vous trouver dans une espèce de hammam froid... Il existe bien un petit port, effleuré par le Gulf Stream, où l'on peut voir des phoques, des palmiers et des lauriers-roses, mais vous ne trouverez jamais l'endroit...

Les quelques Écossais qui survivent dans ces paysages sublimes sont tout à fait charmants. Ils ne se croient pas obligés de vous faire sentir que vous n'êtes que français. Ils ont leurs propres billets de banque sur lesquels Sa Gracieuse Majesté ne figure pas. Et on peut voir dans certains pubs des affiches du genre : « Les Anglais avouent que les Écossais s'y connaissent en whisky, nous sommes au moins d'accord sur quelque chose. »

Dali le situait dans la gare de Perpignan, mais pour ma part je ne doute pas que le centre du monde se trouve au milieu du loch Ness. Le centre du monde est habité par Nessie. J'ai visité à Drumnadrochit le petit musée consacré au fameux monstre et aux recherches scientifiques qui se poursuivent aujourd'hui. Je suis un fan de Nessie qui, aux dernières nouvelles, serait toujours hypothétique. Nous connaissons, vous et moi,

personnellement, plusieurs monstres qui n'hésitent pas à se produire en société, aussi l'idée d'un monstre hypothétique m'est-elle a priori plutôt sympathique.

J'ai bien failli mourir de rire dans ce musée, mais Nessie n'y était pour rien. C'est que la visite commence par une très sérieuse explication de l'origine des lochs, basée sur la dérive des continents. On y apprend que l'Écosse, dans des temps fort reculés, s'est d'abord trouvée dans l'hémisphère Sud, à peu près au niveau où se situe de nos jours l'Australie, et qu'elle est ensuite remontée très lentement le long de l'Amérique, qu'elle a réussi à s'en détacher au niveau de l'actuel Canada, a traversé l'Atlantique, pour – malheureusement – finir par « entrer en collision avec l'Angleterre »...

Tragique destinée de l'Écosse.

Quand on évalue le peu de distance qui sépare Douvres de Calais, on frémit à la pensée que si l'Espagne nous avait poussés un tout petit peu de son côté... Car il était encore beaucoup trop tôt pour envisager l'Europe unie.

RESTE DU MONDE

(2 – EMPIRES)

« À une certaine époque, écrivait Blondin, la France commença à perdre ses colonies et beaucoup de l'empire qu'elle aurait dû avoir sur elle-même. » À la même époque, sans doute, les Anglais firent semblant de conserver leur Empire et le reste du monde les crut. La Reine continua à faire bonne figure sur de nombreux timbres du monde entier. Au titre de Richesse Commune (*Commonwealth*). À la suite de quoi, bien des années plus tard, des gens à qui ils avaient tout appris commencèrent à les battre au cricket.

Lorsque les Pakistanais réussirent cet exploit, la polémique envahit les pages sports de la presse londonienne. Il faut savoir qu'avant de prendre son élan, le lanceur frotte la balle contre son pantalon, dans le pli de l'aine, pour la débarrasser des poussières. (Le geste peut paraître équivoque au néophyte et laisse d'ailleurs sur le pantalon blanc une trace disgracieuse.) Or un célèbre joueur anglais soupçonna les lanceurs pakistanais de profiter de cette opération de nettoyage pour déformer légèrement la balle de manière à lui donner un effet pervers... Une commission d'experts tout à fait sérieux tenta pendant une semaine de déformer de cette façon une balle de cricket. Ils n'y parvinrent pas, mais conclurent que rien ne prouvait que ce fût impossible. Depuis, les lanceurs pakistanais doivent officier sous la pression de milliers de regards braqués sur le faux pli de leur pantalon.

Les Français, qui font partie du Reste du Monde et n'ont même pas la consolation de pouvoir représenter la Reine sur leurs timbres, sont au moins aussi tricheurs que les Pakistanais et les arbitres les ont heureusement à l'œil. Il est probable que ce sont eux qui ont déformé le ballon de rugby (rond à l'origine) pour lui donner l'effet pervers que l'on sait.

Le Français figure ce qu'il y a de pire dans le Reste du Monde. Il est sale, il a mauvaise haleine, il se prend pour Napoléon. Mais il est facilement reconnaissable, il est donc aisé de l'éviter. Le Français, dont toute la presse anglaise (y compris la meilleure) publie régulièrement le portrait-robot, porte le béret enfoncé jusqu'aux oreilles, une petite moustache à la Hitler, un maillot de marin rayé bleu et blanc, des pieds palmés de batracien. Il arbore une bouteille de rouge dans sa poche, une baguette de pain sous le bras et un escargot sur le nez. La variante photographique, utilisée pour illustrer toutes sortes d'informations concernant l'Hexagone (élections, catastrophes naturelles, etc.), représente un paysan d'avant guerre en casquette crasseuse, le mégot aux lèvres, accoudé à un comptoir. On aperçoit par la fenêtre du bistrot un tas de fumier et un vieux « tube » Citroën.

Au moins une fois par semaine, sur chaque chaîne de télévision, le Français est ridiculisé, à propos de grenouilles, d'escargots ou du mètre-étalon.

La France est le pire endroit du Reste du Monde. Deux ou trois fois par an, les journalistes anglais qui ne possèdent pas de maison en France insinuent que le marché s'effondre, que leurs compatriotes revendent leur mas provençal ou leur manoir normand, à perte, pour acheter un bungalow en Nouvelle-Zélande. Mais ça ne prend pas. Il y a de plus en plus d'Anglais en Provence. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle de plus en plus de Provençaux s'exilent à Londres. Londres est le bon endroit pour rencontrer des gens du Reste du Monde. Bulgares, Australiens, Écossais, Allemands, Indiens, Hollandais, voire Français. Et très peu d'Anglais. Car les Anglais ne reçoivent pas.

Le Provençal exilé est invité à des *garden-parties* où l'on grille affreusement des saucisses composées pour cinquante pour cent de mie de pain. À des buffets froids. Mais très rarement à dîner. Dans ce dernier cas, ses hôtes sont des couples mixtes (anglo-irlandais, par exemple), jamais anglais-anglais. Ses voisins anglais-anglais, plusieurs fois invités, ne lui ont pas rendu ses invitations et il n'entre jamais chez eux. Un jour, discutant sur le seuil de la maison de l'un d'eux, il l'entend distinctement prononcer les mots : « Voulez-vous rentrer ! » Il a déjà entrepris de décliner l'invitation, il ne voudrait pas déranger, lorsqu'il comprend que l'injonction était adressée au chien du voisin qui s'était faufilé dans la rue...

Au bout de quelque temps, constatant que, confronté aux difficiles circonstances de la vie (accidents, mariages, maladie d'Alzheimer), l'Anglais se comporte assez sensiblement comme tout le monde, le Provençal exilé finit par comprendre. Les Anglais reçoivent le moins possible chez eux par crainte qu'on ne découvre qu'ils ne sont pas aussi anglais qu'ils le prétendent.

Et s'ils ont consacré autant d'énergie à combattre, sur terre et sur mer, afin de s'entourer d'un Empire des plus exotiques, c'était essentiellement – si vous voulez bien lui passer l'expression – pour noyer le poisson.

RESTE DU MONDE

(3 – LANGAGES)

« Je suis né dans un empire et je vais mourir dans une colonie », se lamentait un vieil Anglais à moustaches recourbées qui était peut-être bien le doyen de la Chambre des communes. Il faisait allusion à l'Amérique. L'Anglais n'aime pas beaucoup l'Américain. Il prétend le préférer à l'Européen uniquement pour être désagréable. Et peut-être un peu par intérêt, aussi. Il va jusqu'à le suivre dans les entreprises les plus hasardeuses. Mais au fond, il le méprise. D'abord il pense que l'Américain, ce devrait être lui, l'Anglais. (Au départ, les choses étaient prévues ainsi.) L'Anglais se prend volontiers pour un Américain. En moins vulgaire. En plus cultivé. Avec un meilleur accent. L'Américain parle en effet un mauvais anglais, nasal, tout à fait *country*. Placez une guimbarde dans la bouche d'un Anglais en train de parler : on dirait un Américain.

C'est ça, la grande menace, l'ombre rampante qui grignote l'identité anglaise et ça ne va pas s'arranger – parce qu'il paraît que même les Français s'y sont mis : le monde entier déforme l'anglais... Le prince de Galles l'a d'ailleurs fait remarquer : « L'anglais est la langue la plus mal parlée dans le monde. » Quand on évoque l'anglais devant le professeur Geoffrey Raisman, il vous demande : « Quel anglais ? Il y en a au moins quarante... »

Donnons quelques exemples.

L'anglais de base international, primitif, quasiment monocellulaire, supporte toutes sortes d'accents étrangers et assez peu de finesses. Nous l'appellerons l'anglais sommaire – pour le distinguer du *pidgin*, mélange d'anglais et de langues orientales, spécialisé dans les transactions

commerciales. Les Chinois, les Coréens, les Indiens, les Kenyans, les Tibétains, les Zoulous et moi-même parlons l'anglais sommaire.

Il y a naturellement des anglais écossais, irlandais ou gallois. Mettons de côté ceux de Shakespeare, de Lewis Carroll, de Jonathan Swift ou de James Joyce. Pour simplifier. Par ailleurs, il fleurit dans les *city magazines* une langue branchée, à la mode new-yorkaise, qui consiste à coller à l'aide d'un tiret deux mots qui n'ont rien à voir ensemble, dans le but de créer une nouvelle parlure.

Le plus orthodoxe est l'anglais d'Oxford, c'est le plus coté, celui des bons diplômes et de la plupart des dictionnaires. On le parle également à Cambridge, mais non sans réserve. Dans les beaux quartiers de Londres, ceux de la *upper class* – dans les villas signalées par une Rolls-Royce, une Jaguar, ou une Land Rover, ou les trois, où l'on fait semblant de ne pas comprendre le *cockney*, cet anglais épouvantable des bas quartiers –, on affecte volontiers une prononciation francisante, pour se démarquer de l'américain. L'anglais mélodique des vieilles dames bien éduquées est en voie de disparition.

Le Provençal exilé est très sensible à l'anglais d'Oxford et il adorerait le pratiquer. Malheureusement, son professeur de quatrième était affublé d'un fort accent du Sud-Ouest. Oxford lui accorda une chance en troisième : le professeur portait un costume trois-pièces gris « prince-de-galles » et tenait à faire sentir dans le moindre de ses soupirs qu'il avait passé un an au King College. Ses élèves commençaient à peine à comprendre quelques-uns de ses mots à la fin de l'année scolaire. Ils pouvaient espérer progresser en seconde. Mais ils y retrouvèrent le professeur du Sud-Ouest...

Leur langue est presque aussi peu respectée que leur cuisine. On ne s'étonnera pas que les Anglais soient complètement désabusés. Le prince de Galles, encore lui, répondit un jour à un journaliste qui lui demandait son plat anglais préféré : « Les gnocchis au pistou. »

D'où il ressort que l'Angleterre est un pays qui a la malchance d'être incompris un peu partout dans sa propre langue. Et jusque dans ses cuisines.

ANIMAUX DE COMPAGNIE

(1 – CHEVAUX ET PRINCIPES)

L'Anglais est la plus noble conquête du cheval.

S'il veut faire de l'équitation, il ne doit pas dépasser treize *stones* (une pierre pèse six kilos trois cent quarante-huit). Il chaussera des bottes agréées et portera « correctement » une bombe conforme aux standards BS 4472 ou BS 6473.

En Angleterre, le cheval est prioritaire, la voiture tolérée.

On voit couramment dans la ceinture verte de Londres (un peu moins de routes que de parcs) des embouteillages d'un *mile* – un kilomètre six – provoqués par deux chevaux marchant au pas de conserve, surmontés par deux cavaliers en train de converser. Le plus âgé, ou le plus expérimenté, des cavaliers tient le milieu de la route et tend sa cravache à l'horizontale pour écarter les voitures. On les double avec d'innombrables précautions, sans faire ronfler le moteur, en mettant même parfois son clignotant (que les Londoniens n'utilisent pourtant qu'à la dernière extrémité). Il se dégage du port des cavaliers et de la superbe allure des chevaux une telle assurance aristocratique qu'en les doublant on est tenté, en plus des marques de déférence décrites plus haut, de se courber respectueusement sur son volant...

Un jour, dans une file attendant que le feu passe au vert – opération parfois interminable –, un cheval et son cavalier se trouvaient entre deux voitures. Au bout d'un moment, le cheval a bronché, son cavalier l'a bridé, l'équipage s'est mis à tourner sur lui-même et, au hasard d'une légère ruade, un sabot a fait éclater le clignotant droit de la voiture qui précédait la mienne. Je crus être sur le point de vivre un drame historique, de ceux qui marquent

les grands conflits de civilisation... Mais non : le cavalier s'est excusé – par pure courtoisie –, l'automobiliste a dit que ce n'était rien et il s'est excusé à son tour de n'avoir pas laissé assez de champ à la plus belle réincarnation du centaure. Une ruade, quoi de plus naturel, au milieu de la horde motorisée de la barbarie ?

Après avoir assisté à cette scène, je me suis efforcé de réprimer mes instincts primitifs continentaux. En voiture, je n'ai plus jamais réclamé le passage ou quoi que ce soit, en klaxonnant, en lançant des appels de phares, ni même en rouspétant discrètement. Je pris l'habitude de passer la tête par la portière et de hennir un petit coup.

Un événement qui se déroula dans mon quartier m'amena à penser que la chèvre n'était pas près d'accéder à la moitié du statut du cheval et qu'au cours de mon séjour en Angleterre, je n'aurais probablement pas à m'exercer au bêlement.

Dans le petit jardin de sa villa londonienne, Mister Babbs élevait vingt-deux chèvres. Les journaux locaux, y compris les gratuits, évoquèrent l'affaire avec une grande délicatesse. Ce Mister Babbs avait loué pour ses chèvres un arpent de terrain à l'orée du parc voisin, mais, à la tombée de la nuit, il les ramenait toutes dans son jardin. Le voisinage se plaignit, avec raison, de diverses nuisances. Ces chèvres bêlaient. Elles caracolaient en liberté dans la rue, créant des embouteillages susceptibles d'entraver le passage des chevaux. Et surtout ces bestioles capricantes effrontées grignotaient les fleurs des *front gardens*. (Les maisons de nombreux quartiers résidentiels de Londres possèdent un arrière-jardin et un jardin de façade : on semblait chercher à leur faire perdre la face.)

Cela ne pouvait durer, mais personne ne voulait de mal à ces chèvres, qui, bien éduquées, auraient pu faire d'agréables animaux de compagnie. Dilemme. On ne pouvait même pas songer à les exiler en France, car les Français les auraient mangées. Le Français est un loup pour l'animal.

Le Conseil qui faisait autorité dans le district trancha avec une inhabituelle sévérité : Mister Babbs fut officiellement sommé de réduire le nombre de ses chèvres de vingt-deux à dix. Il fit appel de la décision. Je ne fus pas informé de la suite, mais je parierais qu'on finit par lui en accorder quinze...

L'Angleterre est pleine de choses surprenantes et très instructives. Le contraste est essentiel dans la vie anglaise. Le contraste ou peut-être, plus exactement, l'exception régulière.

Pendant la très prude ère victorienne, on a mis, dans les salons comme il faut, des « pudeurs » de dentelle aux pieds jugés trop galbés des pianos à queue... Dans le même temps, le mot *strip-tease* se répandait dans le monde entier.

ANIMAUX DE COMPAGNIE

(2 – SOURIRES, AVEC OU SANS CHAT)

Si vous devez vous rendre dans une boucherie londonienne, quelle que soit l'heure, la plus extrême prudence et le port du gilet pare-balles sont recommandés. Ce n'est pas parce les *butchers* découpent le bœuf en dépit du bon sens, mais plutôt parce que certains Anglais ne supportent pas du tout qu'on le découpe. La boucherie la plus proche de l'endroit où j'ai mené pendant plusieurs années, le plus discrètement possible, une existence d'omnivore a été attaquée plusieurs fois par une bande de végétariens enragés. Ils ont bousculé la bouchère, tagué partout et profané l'entrecôte... Qu'est-ce qu'un végétarien enragé ?

Je n'ai rien contre les céréales. Ni contre les animaux. Je suis amoureux fou de la baleine bleue. J'entretiens une correspondance régulière avec des éléphants. Par-dessus tout, j'idolâtre l'éléphant de mer, la chouette hulotte, l'opossum, la chouette harfang, le scarabée rhinocéros, la corneille, le hoche queue, l'albatros et le faucon maltais.

Mais on ne peut pas aimer tout le monde et son père : les animaux domestiques m'ennuient. Je n'ai jamais admis dans mon intimité que des « sourires sans chat » à la Lewis Carroll. Naturellement, je suis farouchement opposé à ce que l'on fasse le moindre mal aux chats, même ceux dépourvus de sourire.

La section locale de la SPA – qui intentait une cinquantaine de procès par an – recevait chaque année plusieurs milliers de candidatures aux trente postes d'inspecteurs à pourvoir... Avant de faire une grimace au chat de la

voisine, vous deviez songer que le voisin était peut-être « inspecteur » et que vous risquiez d'avoir quelque difficulté à convoquer, devant un juge à perruque, le témoignage amical d'un éléphant de mer ou d'une chouette harfang.

Tout autant que les boucheries, il était recommandé d'éviter les laboratoires de recherche scientifique et la compagnie des fourreurs. La petite fille d'un fourreur londonien avait été gravement blessée en allant prendre dans la boîte aux lettres une enveloppe piégée. Le petit garçon d'un scientifique soupçonné d'expérimenter un vaccin sur des animaux en était mort : son père venait de le récupérer à la sortie de l'école et la bombe artisanale avait été déposée sur le siège arrière de la voiture.

Les terroristes antivivisection s'étaient faits un peu discrets pendant quelque temps, ils se seraient même réfugiés en France où ils auraient malheureusement fait des émules. On en frémit. Ces gens-là reprendraient aujourd'hui du poil de la bête (on dit en anglais, littéralement, « prendre un cheveu au chien qui mord »).

On peut se demander, bien sûr, pourquoi effectuer ces tests sur de pauvres bêtes plutôt que sur les spectateurs survivants d'un match de football Liverpool-Sheffield, Paris-Marseille ou Rome-Turin, par exemple. Mais pourquoi attirer toute l'attention du public sur les lapins de laboratoire, alors que les principales victimes de la recherche sont les rats, qui sont beaucoup plus intelligents que les lapins... Et que dire de la cellule – cet écrin du code génétique ? La grande majorité des travaux de recherche expérimentale sont effectués sur des cultures de cellule... Qui dira l'angoisse insoutenable de la cellule vivante – déjà cancéreuse, la plupart du temps – menacée de se voir inoculer le virus du sida par un sadique en blouse blanche animé par l'esprit du Mal ?

Un humoriste anglais – Dieu merci, il en reste – nous avertit : employer des expressions du genre « canard boiteux » et « misérable ver de terre » ou écrire des fables pourrait bien nous valoir, un de ces jours, un colis piégé...

Tous les intégrismes se ressemblent et relèvent d'une phobie de la nature, du refus obstiné de la complexité de la vie. De la bêtise.

Devant ces grands mystères qui nous dépassent, cessons de regarder les journaux télévisés et d'aller chercher nos enfants à l'école. Et n'omettons

surtout pas de rappeler de temps en temps que nous plaisantons. Si l'on n'y prenait garde, on se ferait vite détester par tout le monde, voire on se mettrait à détester tout le monde et soi-même au lieu de continuer à adorer tranquillement les chats, les chiens et les poissons rouges.

ANIMAUX DE COMPAGNIE

(3 – PANSEMENTS)

« *Please, help me* », me disait le vieux cheval sur le prospectus glissé dans ma boîte aux lettres. Un type me collait sous le nez une photo, floue, d'un chat extraordinairement maigre en m'expliquant qu'en faisant don de dix livres sterling (treize euros) à son association, je pouvais sauver la vie de ce chat. Je n'avais jamais vu nulle part de chat aussi maigre.

Ma vie quotidienne à Londres était régulièrement ponctuée de visites « de compassion ». Dès le passage du laitier (sept heures AM), des rentiers, des instituteurs dispensés de récréations, des dames de charité, divers oisifs ou activistes notoires venaient régulièrement sonner chez moi. Ils quêtaient pour la maison de retraite des vieux chevaux. Un minimum de six livres par an m'aurait permis d'adopter un cheval méritant dont je me serais procuré la photo, sur broche, tasse ou tee-shirt, pour un prix modique en sus. Polly, poney des Shetland « rescapé de la négligence de son propriétaire », ou Welbeck, cheval retraité de la police montée... L'association de défense des perroquets maltraités (ou encouragés à répéter des insanités) m'appelait au secours. Les Amis de l'Océan me proposaient, pour quinze livres (dix-huit euros), d'adopter une baleine à bosse, avec photo et certificat d'adoption mentionnant le petit nom et les mensurations du cétacé.

Parfois, plus rarement, la quête était destinée aux handicapés, aux retraités sans chauffage, à l'agrandissement du terrain de golf ou au sauvetage de l'hôpital du quartier. J'étais par ailleurs fortement encouragé à militer contre le foie gras et le génocide des dindes à Noël.

Un président des États-Unis, par ailleurs partisan de la peine de mort en tout genre, donnerait bientôt l'exemple en gracieant officiellement une dinde américaine (Noël 2002). Je crois qu'elle s'appelait Daisy. J'aimerais savoir ce qu'elle est devenue. (Dinde de Compagnie à la Maison-Blanche, pièce de musée, mascotte du Septième de Cavalerie ?)

Le ton de ces quêtes variait du larmoiement à la menace voilée.

Je ne tenais pas à me contenter d'un statut d'agneau dans ce monde de prédateurs, aussi avais-je mis au point un système de défense sommaire : j'étais censé ne parler que trois mots d'anglais et j'étais français. Les quêtes m'abandonnaient avec un sourire ironique, vaguement teinté de pitié. Je refermais ma porte avec un soupir de soulagement.

Or, il advint qu'un jour le démarcheur répondit à mes balbutiements en un français sans accent. J'aurais dû me méfier. La veille, j'avais trouvé dans ma boîte une demande de subsides pour venir en aide à nos chers chouchous (*pets*). (Deux *pounds* : un pansement stérile pour un chat blessé ; dix *pounds* : un mois de traitement antibiotique.) Je m'étais juré de n'ouvrir à personne...

« *Oh, I'm sorry, but... I'm French and... I don't speak well English...* »

— Ah, vous êtes français, quelle bonne surprise ! Moi aussi ! »

Shit. (Merde.) Il se lance dans l'éloge de son association de sauvetage de chats blessés et commence à se raconter : il vit ici depuis vingt ans, il est marié à une Anglaise, il a quatre enfants...

« Et, si je ne suis pas trop indiscret, quelle est votre profession ? »

— Heu... je suis écrivain.

— Non ! C'est incroyable, fait-il : moi aussi ! »

Il a déjà publié un livre sur les grands paquebots, un autre sur la vie quotidienne du fantassin au temps d'Hannibal. Le prochain, qui l'occupe en ce moment, est consacré à l'élevage des lapins : il en a trente-deux dans son jardin. Il les appelle tous par leur nom. Et, au fait, il habite à deux pas. Je dois absolument venir dîner un de ces soirs. Il n'a rien cuisiné depuis deux ans – avec les Anglais, ce serait du gaspillage, ironise-t-il. On sera tranquilles, sa femme et ses filles ne se mettent jamais à table. Que dirais-je d'un couscous ? Ça lui rappellerait le bon temps, quand il posait des pains de plastic dans les appartements, au moment de la guerre d'Algérie, pour le compte de l'Organisation Armée Secrète...

Vous n'allez pas me croire, mais au bout de vingt minutes, sur le perron, au bord de l'évanouissement, je lui ai refilé quatre *pounds*.

Pour deux pansements stériles.

EN ANGLO-FRANC DANS LE TEXTE

Une amie éperdument anglophile m'avait assuré que, décidément, n'est-ce pas ? il n'y avait que les Anglais pour avoir l'exquise originalité de baptiser un quartier l'Eléphant et le Château... Elephant and Castle. Ce quartier de Londres, sur la rive sud de la Tamise, tirerait en réalité son nom exotique de la déformation de l'enseigne d'un magasin français disparu : À l'Infante de Castille. Ce nom, prononcé rapidement à l'anglaise, aurait fini par donner Elephant and Castle.

Lorsque certains de nos académiciens, ministres ou gens de lettres s'inquiètent chez nous de l'avancée du franglais, les Anglais prennent ça pour une injure personnelle. Comment peut-on être aussi frileux, prétentieux, mesquins, psychopathes en un mot, pour refuser des mots qui vont si bien aux choses, sont tellement expressifs et chantants. *Well*. Il est vrai qu'eux n'ont apparemment pas d'états d'âme quand ils réclament le « menu » au « restaurant », ou se souhaitent « bon voyage ». Mais en 1745, déjà, il existait à Londres une Société anti-française dont l'un des premiers buts était de défendre contre les *frenchisms* la langue anglaise, pourtant composée, à près de quatre-vingts pour cent, de mots d'origine française. C'est dire que le franglais n'est jamais, à peu de chose près, qu'un vocabulaire de retour d'exil.

Les mots d'orthographe identique, tirés du latin (*situation, organisation, etc.*), ne signifient pas forcément toujours la même chose en français et en anglais. Ce sont les fameux « faux amis ». Le sens original latin s'est parfois dilué en prenant l'accent. Ou bien le sens s'est maintenu, mais on a pris le mot pour un autre. Ainsi, *corporal*, le premier grade dans l'armée britannique. La tête (latin *caput*, italien *capo*) a fait place au corps. Notons, en passant, que le français “caporal-chef” est un pléonasme.

“Souvenir” et “bizarre” sont courants. “Cul-de-sac” (prononcer *keul-de-sac*) est le mot anglais qui fait autorité pour désigner une impasse. “Vogue”, “route”, “portmanteau”, “debonair”, “concierge”, “foyer” (du théâtre exclusivement) s’entendent ou se lisent assez fréquemment. Le “petit rien”, le “je ne sais quoi” et le “dernier cri” font florès dans les conversations un peu snob et sans gravité des *garden-parties*. Avatar de “par excellence”, “la crème des crèmes” est plus souvent énoncée “crème de la crème”, “*cream de la crème*” ou “*crème of the cream*”.

Pour évoquer les personnalités invitées d’office dans toutes les manifestations en vue (manifestations « en vue » parce que ces personnalités y figurent et, y figurant, demeurent en vue), on parlera volontiers du “*Tout-London*”.

Mais le Tout-Paris audiovisuel a commis l’erreur de remplacer *voice over* par “voix off” qui laisse les Anglais sans voix... Enfin le mot “bath” (« C’était bath le temps du tango », J.-R. Caussimon, musique de Léo Ferré) est un mot français venu du parler des chaudronniers, dans lequel “battant neuf” se disait du cuivre venant d’être battu. Les Anglais, qui ne doutent de rien et se prétendent beaucoup plus propres que nous, ont décidé d’y prendre leur bain et même de s’en honorer (*The Order of the Bath*).

Car on ne saurait douter des grandes facultés poétiques de nos amis d’outre-Manche dont certaines trouvailles sont passées dans le langage courant. Pour ma part, je préfère que mourir se dise « prendre un bateau lent pour la Chine » plutôt que « casser sa pipe ». Mais j’ai mis quelque temps à comprendre que *He is not around anywhere* (Il n’est plus nulle part dans le coin) signifiait qu’il était décédé...

POURQUOI LES ANGLO-SAXONS NOUS FASCINENT

Aux yeux du journaliste parisien ou du simple jeune homme soucieux de paraître à la mode, il est très valorisant pour un Français d'habiter Londres. J'ai reçu de Paris, pendant mon séjour londonien, autant de propositions enthousiasmantes que pendant plusieurs *decades* (décennies). Une directrice de théâtre quémandait une pièce à trois personnages. Des journaux sérieux me réclamaient des chroniques « amusantes ». On m'invitait à des émissions de télévision consacrées aux Beatles ou au tunnel sous la Manche. Une dame souhaitait écrire avec moi un livre sur son père, dont les sculptures restaient injustement méconnues à son goût. Elle n'avait rien lu de moi, mais le fait que j'habite Londres lui paraissait suffisant – d'ailleurs, un critique de télévision lui avait recommandé de m'appeler. Ses notes sur la vie et l'œuvre de papa étaient conséquentes, il suffirait que je m'en imprègne, et puis, elle s'était déjà confrontée à l'écriture, elle avait seulement besoin d'un soutien... Il me fut hélas impossible d'accepter sa passionnante proposition. J'écrivais déjà un livre sur ma mère. En France, où l'on est si prompt à vous enfermer dans des tiroirs, nul doute que j'aurais été vite étiqueté « écrivain familial ». En outre, depuis l'époque reculée où je scotchais ensemble quatre stylos à bille pour faire mes cent lignes de punition quatre à quatre, j'avais pris l'habitude d'écrire seul...

Depuis que je passe les trois quarts de mon temps dans mon Ardèche natale, plus rien. Habiter la province n'est pas "pensable" pour l'intellectuel moyen parisien. Paris, c'est vraiment la moindre des choses. À défaut de Londres, New York, Los Angeles ou San Francisco.

La fascination qu'exerce sur certain milieu français le monde anglo-saxon est assez surprenante – vue d'outre Manche. Car, enfin, qu'avons-nous à leur envier ? La vétusté de leur réseau routier et autoroutier ? Le minimalisme de leur système de protection sociale ? Leur santé ? (Médecin généraliste imposé, près de deux cent mille personnes en attente d'hospitalisation.) Leurs barrières sociales ? Haute et super-haute classe, moyenne-basse, moyenne-moyenne et moyenne-haute classe, basses classes en tout genre – et chacun chez soi ? (Bruce Chatwin assure qu'en Angleterre « il suffit que quelqu'un ouvre la bouche pour qu'on sache aussitôt son âge, l'endroit et le milieu d'où il vient, l'école qu'il a fréquentée et le parti politique auquel il adhère ».)

Que leur envier encore ? Leur industrie souffreteuse, leur taux de chômage, leurs autonomistes, leurs supporters, leurs immigrés, leurs néonazis, leur Front National ? N'avons-nous pas à peu près la même chose ?

Leur télévision ? Leur cinéma ? Leur littérature ? (La Grande-Bretagne publie trois fois moins de littérature proprement dite que la France.)

Leur milieu financier peut-être – mais c'est un tout petit milieu qui n'hésite pas à jouer contre leur propre monnaie quand ça rapporte.

Les vieilles motocyclettes Norton, la Rolls-Royce Silver Ghost number One, la relève de la garde à Buckingham, d'accord.

L'étranger rebute, mais il faut cependant y réussir pour être reconnu chez soi. À Londres comme à Paris. Et David Bowie ou Mick Jagger sont interviewés à la BBC comme s'ils étaient des gens normaux, tandis que le journaliste parisien qui parvient à les rencontrer entre en pâmoison. Les interviewers londoniens se pâmeraient plutôt devant Gérard Depardieu (acteur américain connu).

Remarquez que je pose la question pour faire l'intéressant. Au fond, je sais. Pourquoi les Anglo-Saxons nous fascinent. Les Anglo-Saxons nous fascinent parce que nous ne comprenons pas vraiment toutes les paroles de leurs chansons.

NOTEZ QUE JE NE DIS PAS QUE la France, c'est mieux que l'Angleterre, non.

Méfions-nous des réputations trop bien établies, des statistiques trop bien tenues, et même des légendes.

Tout le monde a droit à un pays. Et encore à une langue maternelle ou paternelle. Une langue pour rêver et se souvenir de son enfance, pleurer et rire sans arrière-pensées. Un pays natal est un peu comme une armoire familière. On sait sur quels rayons les gens rangent leurs sentiments, au fond de quel tiroir prétendument secret se cache le cabinet des horreurs.

Je redoute spécialement pour l'avenir la mode des Portes Ouvertes.

Cette planète à qui l'on accorde encore une espérance de vie de plusieurs milliards d'années ressemble déjà à une vieille brocante. On ne sait plus quoi brader. Les tenants du nouvel empire romain organisent une gigantesque opération « vide-grenier ». Un jour, l'homme finirait par ne plus se souvenir de l'homme. Il faudrait tout reprendre à zéro. Même la cuisine. Réinventer le homard Thermidor et la sauce à la gelée de menthe. Quel ennui !

ŒUF, POULE ET AUTRES ASSOCIATIONS D'IDÉES

Au dix-neuvième siècle, l'essayiste anglais Samuel Butler définissait le poulet comme le seul moyen qu'ait trouvé l'œuf pour se reproduire. De la même façon, on pourrait imaginer que Dieu entreprit de créer l'homme et le cerveau, spécialement le cerveau anglais, dans le seul but de retrouver une pensée qui lui serait passée par l'Esprit et qu'il aurait laissée échapper.

On pourrait croire que c'est le fameux « flegme britannique » qui permet à certains Anglais de supporter, sans même avoir l'air de s'en apercevoir, les excentricités d'autres Anglais. Mais il n'est pas impossible que le flegme soit lui-même une forme d'excentricité. L'Anglais est excentrique. Il a besoin de rayonner. Peu impressionnable, en apparence, il ne déteste pas impressionner.

De récentes et sérieuses recherches n'ont pas encore permis de mettre le doigt sur son véritable centre, mais ses excentricités sont désormais bien connues. L'Anglais est excentrique, il est le premier à le reconnaître. Il a étudié l'excentricité dans les écoles d'art londoniennes (*art-school*).

Malcolm McLaren, le manager des Sex Pistols, a très bien vécu d'excentricités... Punk, sexe, fringues. (Beaucoup d'Anglais célèbres ont commencé par vendre des vêtements bizarres.) McLaren prétend que l'Angleterre est « le pays des excentriques, des masochistes et des déclassés », un pays idéal pour, « à partir d'une situation désespérée, sauter à pieds joints dans quelque chose de nouveau »...

C'est ce même sens de l'excentricité qui a poussé des milliers de jeunes Anglais à s'embarquer, par un petit matin glacial et brumeux – généralement de Liverpool – pour tenter de joindre les Indes ou les Amériques, ou encore les îles Sandwich sous la direction du capitaine Cook.

Résumons. L'Anglais est excentrique même lorsqu'il est flegmatique. Chez lui, à l'intérieur, on ne sait pas qui il est. L'Anglais est extérieur. Il se rend au Club. Ou à l'Association. Pour discuter. Et critiquer. Pour médire peut-être (l'Anglais est mauvaise langue). C'est pour cette raison qu'il fonde quantité de clubs et d'associations. Cela va de la défense des vieux lapins à Amnesty International, en passant par l'Association des migraineux de Kensington ou le Club de ceux qui ne font partie d'aucune association. Ma préférée est l'Association des Anglais qui ne sont jamais allés aux Indes.

Le fauteuil club est obligatoire. Et le flegme. Et la tenue. L'Anglais se sent toujours un peu en représentation. Même perdu, en plein désert, à la tombée de la nuit, alors que menace une tempête de sable, qu'il ne lui reste qu'une boîte de sardines et un peu d'eau, il se met en smoking pour dîner. Il feint de ne pas s'en être aperçu, mais il sait parfaitement, au fond de lui, que le reste du monde le regarde.

J'ai eu le privilège d'assister, dans un château du sud-ouest de la France, à une magnifique illustration du sens anglais de la dignité. Tandis que le petit pont de bois vermoulu qui traversait les douves venait de s'effondrer, j'ai vu de mes yeux toute une famille anglaise s'enfoncer dans l'eau puis dans la vase, sans un mot de reproche, les bras collés au corps dans une attitude de tranquille fatalisme. Il me sembla entendre dans le lointain un orchestre de type *Titanic* entonner le *God Save the Queen*.

On aura compris que, dans l'idée de Butler, et peut-être même dans celle de Dieu, le poulet compte pour du beurre.

CHERCHE ANGLAIS GRAND, LIBRE, AISÉ, SENS DE L'HUMOUR

On ne conçoit plus aujourd'hui d'annonce matrimoniale féminine sans référence à l'*humour*. L'homme recherché doit être libre ou libéré, riche de diverses possessions et notamment de celle du fameux « sens de l'humour ». Les annonces masculines ignorent cette priorité. Les hommes y seraient moins sensibles. Ce serait du superflu. La grande majorité des mâles français échappe à l'humour. Le Français range sous cette appellation non contrôlée toutes sortes de comiques et d'ironies, au mépris de Socrate, de Jankélévitch, Jonathan Swift et Lewis Carroll. Le Français se veut cartésien (ce que Descartes lui-même n'était pas vraiment). Il n'est souvent que sous-cartésien. L'espèce en est parfaitement représentée par cet animateur de télévision « culturelle », tranquillement prétentieux, sûr de son bon sens et de celui de la plaisanterie, qui lancera sur une chaîne nationale à propos de l'auteur d'*Alice au pays des merveilles* : « Oh, ce type était un pédophile ! » Ou cet autre qui jugera bon de faire ce commentaire définitif sur Mozart : « Selon de récentes recherches, il serait mort sans gloire, après avoir mangé de la viande avariée. » *Sic transit gloria mundi*.

Si les Français sortent de temps en temps de leur confusion humoristique, c'est pour évoquer un « humour anglais ». Preuve qu'ils ont le sentiment que quelque chose leur manque.

Un chroniqueur londonien, s'interrogeant sur ce qui, en dernier ressort, pourrait le mieux définir le citoyen anglais, s'en tient là : « Ce que les Français, dit-il, nomment "l'humour anglais". » Il précise, avec finesse, qu'il s'agit d'une « espèce d'ironie se désapprouvant elle-même » (*self deprecating irony*). Après quoi, il en rajoute et prétend qu'on trouve cet

humour « chez n'importe quel individu ayant grandi en Angleterre et fréquenté une école anglaise ». Il se risque même à préciser que c'est ce qui manque aux Américains et aux Irlandais... On pourrait penser que chez les Irlandais, par exemple, le manque d'humour anglais est largement compensé par l'humour irlandais, mais passons. Soit : tous les Français sont cartésiens et toutes les Irlandaises sont rousses. Et tous les Anglais répertoriés ont de l'humour.

Seulement, si c'est vrai, ils réservent leur humour à usage interne. À des soirées privées entre anciens élèves de hautes écoles. Pour ce qui concerne le Reste du Monde, l'ironie leur paraît suffisante. Le gros comique parfois aussi. Car il y a un gros comique anglais, très compétitif au niveau européen. Il a même son jour, la Journée des Nez Rouges, dite aussi « du Soulagement Comique » (*Comic Relief*). Mais passons encore. Nous ne sommes pas ici pour dénigrer.

Il y a plein d'exemples célèbres d'humoristes anglais. Je me bornerai pour ma part à rendre ici un hommage personnel à trois représentants d'une catégorie spéciale que, dans le souci d'étiqueter à l'intention de mes compatriotes, je nommerai « Anglais Atypiques Typiques ».

Et tout d'abord à Sœur Wendy Beckett. Je dois avouer que la deuxième chaîne de la BBC m'a offert pendant mon exil, tous les lundis à 20 h 50, dix minutes de pure consolation. L'émission s'appelait « Grand Tour » (en français dans le titre). Une religieuse en habit et cornette parcourait à grands pas les principaux musées d'Europe, pour poser devant ses tableaux préférés et nous en donner la clé. Sœur Wendy Beckett nous livrait, en toute simplicité et avec un enthousiasme bon enfant, les sentiments qu'elle prêtait aux personnages des tableaux du Titien, du Caravage, de Matisse ou de Watteau et, en confidence, ce qu'elle pensait que le peintre avait voulu dire. Les jeunes journalistes branchés de *Time Out* l'appelaient « la nonne à roulettes », moquaient ses incisives de lapin et ses adverbes un peu emphatiques. Pour ma part, j'adorais Sœur Wendy, sans restriction.

Ma deuxième Anglaise Atypique Typique se nomme Barbara Wright. Entre autres activités littéraires, elle a été la traductrice de Nathalie Sarraute. Mais elle a mérité – je n'ose imaginer comment – le titre envié de Transcendant Satrape de la Société de Pataphysique. Accessoirement, elle est commandeur des Arts et Lettres – grade élevé qui ne serait donc pas

incompatible, d'un point de vue français, avec l'humour anglais. Barbara me fait l'honneur de répondre à mes lettres, deux ou trois fois par an. Dans la dernière, elle se plaignait, tout en s'autodésapprouvant, de problèmes de santé qu'elle décrivait comme d'assommants détails quotidiens. La Dame des poumons et le Monsieur du cœur la réprimandaient. Elle allait devoir s'acheter une conduite. Et elle se demandait finalement si tout ça n'était pas, non tout de même, enfin si, peut-être, non, vous croyez vraiment ? si tout ça n'avait pas quelque chose à voir avec... Et elle calligraphiait le mot en minuscules, déchiffrables à la loupe : « L'ÂGE ».

Je terminerai par un scientifique « de réputation internationale ». Timothy Bliss a été le premier à montrer que si l'on stimule suffisamment les synapses, ces connexions entre les neurones, elles finissent par se « muscler ». Cela rendrait la mémoire des porteurs desdits neurones plus performante. (Je résume.) Tim a échappé quatre ou cinq fois à une mort accidentelle. Il a reçu au moins deux fois l'extrême-onction. Dont une fois en Amérique du Sud. En se réveillant de la mort, il serait tombé tout de suite amoureux fou d'une infirmière anglaise qui, par bonheur, venait juste de divorcer d'un Français. J'ai eu le plaisir de dîner un jour à côté de Tim Bliss et il avait entrepris de transcrire à mon intention, sur la nappe en papier, une démonstration mathématique d'un millier de signes sur la question de Dieu. À vrai dire, je ne me rappelle plus très bien s'il était parvenu à prouver l'existence ou l'inexistence de Dieu, mais la démonstration m'avait paru impeccable.

AUTODÉNIGREMENT, AUTOGLORIFICATION AVEC OU SANS DÉSAPPROBATION

Maurice Edmond Sailland, dit Curnonsky, Prince des Gastronomes, épinglait déjà dans les années trente « ce peuple français qui aime tant à se dénigrer lui-même ». Le chroniqueur londonien nous définit l'humour prétendu « anglais » comme « une ironie se dépréciant elle-même ». Il semble qu'il y ait un abîme entre ces deux formes d'autodépréciation. Les Anglais appellent cet abîme *English Channel*, la Manche anglaise. (Il ne saurait y avoir d'autre Manche que la leur. Le mot « français » leur déplâit, ils le remplacent le plus souvent possible par « continental ». Quant aux expressions « franco-anglais » ou « franco-britannique », elles sont intraduisibles – on dit par exemple : « *British Concorde* ».)

Les notions de complexes de supériorité et d'infériorité sont généralement employées à contresens dans la conversation courante. Les gens qui ne cessent de prétendre qu'ils sont nuls, qu'ils ne vont pas y arriver, qu'ils jouent vraiment comme une savate – ils viennent de perdre trois points de suite au ping-pong –, souffrent d'un complexe de supériorité. Ils redoutent, sans doute avec raison, de ne pas paraître à la hauteur de l'idée qu'ils se font d'eux-mêmes. Au contraire, ceux qui craignent d'être plus petits que l'idée qu'ils souhaiteraient que l'on se fasse d'eux sont sujets au complexe d'infériorité. Ils ne cessent de prétendre qu'ils sont les plus grands, les plus beaux et les plus forts.

De ce point de vue – s'il y a une psychologie des nations (et il me semble que oui, *I'm afraid*) – le Français qui affecte de ne pas se soucier de la

France, traite volontiers son voisin de palier de « franco-français », sinon de « franchouillard », et affirme que Paris est la banlieue de New York souffrirait d'un complexe français-moyen de supériorité. L'Anglais qui ne cesse de valoriser la notion d'Anglais serait atteint d'un complexe anglais-moyen d'infériorité.

Lorsque l'athlète français arrive quatrième aux Jeux olympiques, il est assassiné en direct sur France 2. Il a lamentablement échoué. Lorsque l'athlète anglais arrive quatrième aux Jeux olympiques, il est longuement glorifié sur la BBC et on ne donne même pas le nom des trois premiers.

« Les Anglais ne se croient pas seulement supérieurs à toutes les autres nations. Ils croient aussi que toutes les autres nations savent secrètement qu'ils le sont », c'est un Anglais, Antony Miall, qui le dit. Mais ils ont probablement peur que le Reste du Monde, tellement distrait, finisse par l'oublier. Aussi le rappellent-ils à tout propos.

On a pu lire dans l'éditorial du luxueux programme d'un concert d'Eric Clapton au Royal Albert Hall (signé du directeur, *chief executive*, du célèbre théâtre en rond) : « Nous avons les meilleurs techniciens, chirurgiens, ingénieurs et chercheurs du monde. Nous sommes au premier rang du développement scientifique et industriel. Nous sommes encore en tête pour l'art dramatique et audiovisuel, la musique classique et populaire et, bien sûr, le rock'n'roll. »

Si, par mégarde, on se laissait troubler par les travestissements historiques, calomnies, inventions haineuses, plaisanteries scatologiques, boues et vomissures diverses que déverse régulièrement sur les Français la presse anglaise qui tache, on pourrait aller jusqu'à poser la question : « Et dans la bêtise autoglorificatrice, quel rang ? »

Naturellement, le bref soulagement que doit procurer l'épanchement d'une haine indigeste ne nous est pas totalement incompréhensible et nous pourrions être tentés d'en faire usage à notre tour, à titre privé ou international.

Mais le grand Shakespeare lui-même ne nous conseille-t-il pas à peu près (*Richard the Third, act 5, sc. 4*) d'attendre des jours meilleurs avec un visage apaisé et un grand sourire ?

VIE SAUVAGE ET NOURRITURE, EUPHÉMISMES, ESPOIRS DÉÇUS

Vers la fin d'une de ces soirées londoniennes que vous passez debout, un verre de vin blanc à la main, après avoir mâchonné deux ou trois saucisses charbonnées et trempé quelques fleurs de chou dans un pot de yaourt, je pénétrai dans une pièce au moment où une amie de l'hôtesse entretenait un groupe d'invités de la France. Elle m'aperçut mais n'osa s'interrompre au milieu de sa phrase. Selon cette dame, « il paraissait » que dans les bars hexagonaux, les clients organisaient des courses d'escargots sur les comptoirs... Se tournant vers moi avec un sourire gêné : « Ça arrive souvent ? me demanda-t-elle. — Je n'ai jamais vu ça, répondis-je. Si cela se produisait, ce ne pourrait être qu'exceptionnellement, car en France, on nous apprend très tôt à ne pas jouer avec la nourriture. »

On parla d'autre chose.

Un autre soir, je surpris un scientifique anglais, un docteur en biologie que je croyais connaître et tenais pour un ami, en train de proclamer, devant l'aréopage de ses pairs, qu'il n'y avait plus de vie sauvage en France parce que les Français mangeaient tout. Indépendamment de la sottise de ces propos, je fus durablement affecté par l'hypocrisie dont ce chercheur avait jusque-là fait preuve en ma présence.

Il m'est arrivé plusieurs fois d'apercevoir, en plein Londres, aux environs de minuit, des renards fouiller dans les poubelles. Il n'y a plus de vie sauvage en Angleterre parce que les Anglais ont réduit tous les animaux à l'état de chouchous.

L'*understatement*, cette espèce d'euphémisme sophistiqué, permettrait à l'Anglais de rester digne en toutes circonstances. On lui a appris, dans sa *haute école*, que le sentiment trahit une mauvaise éducation. Il ne doit pas exprimer de grandes joies, ni de grands chagrins, ni même ouvrir trop grand la bouche pour parler. Il est tenu de faire part de ses propres émotions avec la réserve d'un porte-parole de gouvernement. L'expression *understatement* est réputée intraduisible. De fait, le français (venu du grec) « hypocrisie » fait souvent très bien l'affaire.

Il semblerait d'ailleurs que, persuadé que les Français ne peuvent prétendre atteindre un tel degré de raffinement, de telles hauteurs de civilisation, l'Anglais abandonne toute idée d'*understatement* dès qu'il parle d'eux.

Il a été plus haut question de nourriture et à ce propos – n'étant pas tenu aux rigueurs de l'*understatement* – je puis préciser que les pires rumeurs sur la cuisine anglaise sont hélas entièrement fondées. En conséquence, je n'ai pas l'intention de lui consacrer le moindre paragraphe, mais il a été aussi question d'animaux et il me faut ici faire la part de la limace.

Elle règne sur les jardins anglais. Si vous vous en plaignez, on vous conseillera de limiter sa démographie galopante (glissante) en remplissant de bière de vieilles boîtes de conserve. La limace adore la bière tiède au point de s'y noyer. Je n'ai pour ma part jamais vraiment suivi ce conseil. Que faire, en effet, de vieilles boîtes de limaces ?

Cependant, même en Angleterre, il faut régulièrement songer à se restaurer, et je recommande chaudement un pub de Sint Albans, vieille cité romaine à trente *miles* de la City. Ce pub se nomme « La Limace et la Laitue ». Vous prendrez un taxi qui devrait faire une courte pause à mi-chemin. Car le règlement est le règlement et, là-bas encore plus qu'ailleurs, on répugne à l'abroger. C'est ainsi que, par la vertu d'une loi remontant aux fiacres, les chauffeurs de taxi londoniens sont toujours censés faire une pause au bout de quinze *miles* et ils sont tenus d'avoir en permanence dans leur *cab* un sac d'avoine.

Je pourrais également conseiller une trattoria de Cambridge, si je n'avais oublié son nom et son adresse. Cambridge ferme à cinq heures. Et même plus tôt. Vous avez donc tout le temps d'une promenade le long du canal, en

éliminant successivement le poulet grillé du Kentucky et divers ateliers d'hamburgers. Choisissez chinois, thaï, indien. (Bien que la qualité de l'environnement culinaire n'encourage personne à l'excellence.) Ou italien donc.

Nous étions deux ce soir-là, à nous interroger devant la carte : par quoi commencer ?

D'une table voisine, un élégant jeune homme à veston de tweed nous interpelle avec courtoisie dans un français impeccable. Il n'a pas l'habitude de s'occuper de ce qui ne le regarde pas, mais il a cru comprendre que nous sommes compatriotes de Rabelais et embarrassés devant le choix d'une entrée. Peut-il se permettre l'audace de nous recommander les moules à la tomate et à l'ail qui ne figurent pas au menu ?

Nous commandons aussitôt deux moules. C'est plutôt bon. Vifs remerciements assortis de mimiques gustatives. Sur quoi, un semblant de conversation s'instaure entre nos deux tables. En français. Nous vivons à Londres ? La lumière de Paris doit nous manquer. Paris est un peu plus lumineux que Londres, bien sûr. Mais moins qu'Athènes, ajoutons-nous bêtement (on ne sait pas toujours quoi dire dans les relations internationales). Oui, nous apprécions Cambridge. Et, par hasard, connaissons-nous l'Écosse ? C'est simple : nous adorons. On l'en voit ravi, parce que, justement...

Mon cœur de Français – qui s'était senti Mal-Aimé dans Londres plus souvent que « les soirs de demi-brume » – était sur le point de se soulever d'allégresse. Mais, naturellement, l'Anglais qui, dans ce restaurant, s'adressait spontanément et amicalement en français à des Français était un Écossais.

D'où il ressort qu'en Angleterre, il faut manger pour vivre, se contenter du pain quotidien et par-dessus tout éviter d'espérer en mangeant.

Indélicatesse d'une jeune Anglaise sur le continent. À sa visiteuse insulaire, l'hôtesse française propose, à l'anglaise :

« VOUS PRENDREZ BIEN UNE TASSE DE THÉ ?

— Non, merci... (La jeune femme semble hésiter.)... Heu... Vous n'avez pas d'*earl grey* ? (On devine qu'elle a pensé que, naturellement, elle n'en a pas.)

— Mais si !

— Oh, alors, je veux bien, oui... »

Cette variété de thé parfumé à la bergamote serait le préféré de la Reine.

Dans un fascicule luxueusement relié, imprimé sur les bords de la Tamise, on pouvait lire à propos du thé (du chinois *chà'yé*) une sorte de nouveau portrait en creux du sentiment d'infériorité anglais. Les Russes, écrivait l'auteur, tirent le thé d'élégants samovars, les Américains le boivent glacé, les Japonais ont échafaudé un rituel complexe autour de lui, les Turcs le font vraiment très fort, les Chinois l'ont pris pendant cinq mille ans pour un médicament et les montagnards français le mélangent à du vin rouge. Pourtant, poursuivait l'humoriste malgré lui, « le thé demeure quintessentiellement (*quintessentially*) britannique ».

Le mot « théisme » désigne à la fois la croyance en un dieu à l'origine du monde et l'abus du thé...

Près de deux milliards d'individus boivent tous les jours toutes sortes de thé, noir, vert, rouge, à la menthe, au jasmin, à la coriandre, en boîte, en sachet, en nid d'hirondelle. Personnellement, je ne le supporte qu'à la tibétaine, avec une noix de beurre de yack rance. Parfois il m'arrive d'y tremper distraitemment une madeleine, en relisant quelques pages du *Temps retrouvé*.

COUSINAGE ET PROBABILITÉS, ESPOIR DE TROUVER UNE CABINE TÉLÉPHONIQUE

Régulièrement l'astronome pense avoir identifié une planète dans un système solaire éloigné, situé dans la région de la Constellation de la Grue ou de l'Atelier du Sculpteur. Cette planète est malheureusement trop proche d'une étoile pour être habitée, mais sa découverte augmenterait la probabilité de la présence de vie dans l'univers, en dehors de chez nous. Ce genre de nouvelles me plonge dans de longues rêveries et me procure une durable impression de vertige. Et d'angoisse. Comment, en effet, réussirions-nous à communiquer avec des gens qui vivraient à des centaines de milliers d'années-lumière, alors que nous ne sommes pas encore vraiment parvenus à le faire avec ceux de l'autre côté de la Manche, partis de Normandie depuis à peine mille ans ?

Nous sommes une espèce planétaire qui, pour ce qui concerne l'intelligence, souffre d'état de manque endémique. Aussi avons-nous tendance à concevoir les extra-terrestres plus futés que nous. Cette hypothèse est d'ailleurs nécessaire aux récits de science-fiction, pour la commodité des voyages interplanétaires. Mais, au fond, la vie sur la Terre est suffisamment désespérante pour que l'idée d'extra-terrestres plus bêtes que nous soit épouvantable. Imaginez que les Terriens arrivent un jour à voyager dans l'univers et tombent, sur la Planète Probable 959 X2, en plein milieu de la bataille de Crécy.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que Crécy (1346) se situe au début de la guerre dite de Cent Ans. À Crécy, les archers anglais décimèrent

les chevaliers de Philippe VI de Valois. Ce Philippe de Valois succédait à son frère, Philippe le Bel – dont Édouard III d'Angleterre était le petit-fils, par sa mère. Édouard jugeait que cette parenté devait lui permettre de coiffer la couronne de France par-dessus celle d'Angleterre. Ce problème de coiffure étant posé, Anglais et Français se crurent autorisés à se crêper le chignon.

Or ce type de querelle prouve suffisamment que nous sommes cousins.

Lorsque j'ai quitté la douce (et parfois irritante) France, je me faisais une joie enfantine d'aller passer quelque temps chez les cousins. Vous avez peut-être perçu, au fil des précédents chapitres, qu'il a pu arriver que je sois légèrement déçu. L'ambiance ne m'a pas paru spécialement familiale. Les cousins ne jouent pas aux mêmes jeux que nous, ou bien pas avec les mêmes règles, ou alors ils changent les règles dès que nous voulons jouer avec eux. De plus, ils ont toujours l'air de penser que chez nous, c'est chez eux, et de se demander pourquoi nous avons le droit d'y habiter. Il est vrai que la propriété que nous avons héritée de l'oncle Philippe est mieux orientée que celle de l'oncle Édouard. On peut jouer plus souvent dans le parc. (Mais elle est aussi davantage exposée : nous avons pu le vérifier à deux reprises au cours du siècle dernier.)

Pour en revenir à cette histoire de planètes dont la découverte augmenterait la probabilité d'une vie éloignée plus avancée, je devais espérer que nos cousins se révéleraient plus intelligents que nous... Je ne suis pas tombé au milieu de la bataille de Crécy, aucun archer ne m'a *réellement* pris pour cible, et, cependant, il faut le dire : il y a bien de la vie en Angleterre mais elle n'est pas plus intelligente que chez nous.

J'en tire quelques sujets d'inquiétude : si l'éloignement, en dépit du cousinage, ne rend pas plus intelligent, pourquoi les probables habitants de la Planète Probable 959 X2 le seraient-ils ? Et si débarquer en plein milieu de la bataille de Crécy peut paraître effrayant, franchir des milliards de milliards de kilomètres pour aller débattre des bêtises qui font notre ordinaire ne l'est-il pas bien davantage ?

Heureusement, il ne s'agit toujours que de probabilité. Ces planètes, identifiées à grand renfort de calculs de très légères modifications de lumière ou de gravité, conservent après tout encore une bonne chance d'être seulement quelque chose comme de grosses cabines téléphoniques hors d'usage égarées dans le cosmos...

SEXE

(1 – CLASSES, BOUILLOTTE ET RÉSERVOIR D'EAU FROIDE)

« La Belette », chroniqueur de l'*Independent* et l'un des francophobes les plus délicats du royaume, prétendait que de nombreux propriétaires anglais avaient tous les hivers de gros problèmes de tuyauterie gelée. Par la faute de Napoléon. Ces gens stockeraient en effet de l'eau dans des réservoirs à ciel ouvert, suivant en cela un conseil donné à leurs ancêtres par le duc de Wellington. Ce dernier aurait suggéré aux propriétaires de s'équiper de tels réservoirs d'eau froide au cas où le tyran français aurait – après avoir réussi à franchir la Manche – enlevé leurs servantes et mis le feu à leurs granges. L'eau était destinée à éteindre ces deux formes d'incendie. La persistance de cette gallophobie contribuerait à l'exceptionnelle prospérité de la plomberie anglaise.

Le fait que les peuples se forgent des images d'eux-mêmes en opposition avec les images qu'ils se font des autres peuples est à l'origine de bien des idées fausses. Une étude publiée par la prestigieuse revue scientifique *Nature* a démontré que les comportements sexuels français et anglais étaient sensiblement les mêmes. Au grand étonnement des deux camps. Pour résumer : les Anglais font aussi souvent que les Français des choses dont ils ne parlent guère ; les Français parlent beaucoup plus que les Anglais de choses qu'ils ne font pas plus fréquemment. Gageons que les idées reçues auront cours encore quelque temps. C'est d'ailleurs à l'avantage des Anglais, car le sentiment d'infériorité – quand il ne porte pas aux excès – est beaucoup

plus propice à l'humour que la vantardise. On peut lire de temps en temps dans la (bonne) presse londonienne un article très drôle sur le sujet et il est rare que l'auteur ne fasse pas allusion au comportement anglais réputé le plus courant au lit – *hot water bottle* : la bouillotte...

Mais dans ce pays dont le magasin le plus célèbre et le plus luxueux – Harrod's – a vendu sans fausse pudeur des ceintures de chasteté jusqu'à la fin des années soixante-dix, on se comporte parfois comme si on redoutait d'en apprendre trop sur soi-même. Entreprise sous la « Dame de Fer », la première grande enquête sur les comportements sexuels britanniques avait été rapidement interrompue. Un membre du gouvernement s'en expliquait ainsi : « Ce que cette enquête aurait révélé – à savoir que la Grande-Bretagne est devenue une société de *promiscuité* (le mot évoque spécialement en anglais le mélange de partenaires sexuels) – nous le savons. » Monsieur Brun ne le savait peut-être pas, comme aurait dit Marcel Pagnol, et il est bon que cette enquête ait été reprise et publiée. (Le spectre du sida n'était sans doute pas pour rien dans cette décision anti-victorienne.)

Rien de surprenant pour autant. Depuis que notre espèce a cessé d'hiberner, l'activité sexuelle a été pour nos ancêtres communs, bien avant le chant patriotique, un bon moyen pour se réchauffer. Mais c'était avant la séparation des classes. La société anglaise en compte désormais au moins six, soigneusement numérotées, qui pratiquent en fonction de leur niveau socio-culturel. Par exemple, la sexualité orale serait réservée aux classes I et II, alors que la sodomie aurait une majorité d'adeptes dans les classes IV à VI. (La sodomie, condamnée par les Églises, est sévèrement réprimée par la loi au pays de Galles et en Angleterre : il n'est pas surprenant que l'on trouve plus d'innocents pour l'avouer parmi ceux qui n'ont pas eu les moyens de faire des études de droit...)

La presse de l'Australo-Américain et néanmoins puritain pervers Rupert Murdoch, spécialisée dans le « raclage de boue » (*muckraking*), informe régulièrement les Anglais des ravages occasionnés par cette forme d'activité sexuelle. À côté de l'éditorial vertueux baveux de la fausse indignée de service, on y décrit par le menu le dernier fait divers sordide. Tous les détails sur la femme qui tue son mari avec un couteau de cuisine parce qu'il lui a imposé une pratique contre nature deux fois dans la même soirée. (La première fois, a-t-elle expliqué à la police, elle a seulement protesté verbalement.)

Mais il y aurait plus grave. Le ministre de la Santé d'un gouvernement conservateur a publiquement dénoncé ce qui, selon lui, est le grand travers de l'Angleterre, son principal problème, sa maladie la plus contagieuse. Le cynisme. Il semble que les gouvernants français n'aient pas jugé utile d'en informer leurs administrés. On sait pourtant que, depuis déjà longtemps, la Manche n'est plus une barrière suffisante entre nos peuples. Ne serait-il pas temps, pour les Français, de se constituer des réserves d'eau froide ?

LE SEXE

(2 – VOIR OU NE PAS VOIR, SANS OUBLIER LES AFFAIRES)

Cependant, si les Anglais pratiquent autant que nous, ils ne le savent pas, ou ils en doutent. Aussi éprouvent-ils le besoin de se défouler quand même. Il est très étonnant de constater qu'à partir d'un certain degré d'alcoolisation, dans une soirée, les Anglais et les Anglaises qui vous paraissent le matin même les plus « collet monté » se débrident avec une hardiesse propre à faire rougir le Français le plus grivois. Le lendemain matin, ils sont à nouveau collet monté.

Ce peuple demeure préoccupé. Les quatre principales chaînes britanniques sont encombrées de débats, de rétrospectives, de feuilletons sur le sexe. À longueur de journée, vous voyez en gros plan des têtes de types qui vous parlent de sexe. Dans les fictions, le type qui est censé avoir passé une nuit folle avec une jeune femme (qu'on vient d'apercevoir, entièrement enveloppée dans un drap, se précipiter dans la salle de bains) se contorsionne pour enfiler son caleçon sous un autre drap. Normalement, il doit s'agir du drap de dessous... Les scènes d'amour à trois sont prosrites à cause d'un problème de literie : il faudrait un troisième drap.

La télévision anglaise ne montre que des visages. Gros plan obligatoire. Les femmes, surtout, sont filmées au ras du cou. Que l'interview se déroule en studio, dans un couloir ou au milieu d'un champ, on ne vous montre que des visages en gros plan, jamais le cadre. Gros plan sur la tête de la vache. Sur celle de l'avant-centre – on aimerait savoir où se trouve le ballon. Ou

celle du bassiste – on souhaiterait revoir les jolies choristes en entier. (Par un snobisme qui m'est personnellement incompréhensible, ces manières sont désormais copiées sur le continent.) Vous ne voyez jamais le public dans son ensemble, on vous le présente tête par tête. Parfois un plan éloigné, de deux secondes, tout de suite après le générique, vous laisse deviner que la présentatrice porte une minijupe et un corsage décolleté. Vous ne les reverrez plus, ou quelques fractions de seconde, comme si ça brûlait les yeux. Le réalisateur anglais filme parfois cochon, au ras du sol, en contre-plongée – mais en version subliminale : un centième de seconde à la fois.

Et dans le même temps, goût immodéré d'une autre forme d'exception culturelle, Channel 4 diffuse une autopsie *live*, offre « la mort à voir » façon Jack l'Éventreur. Et pire encore. Afin de bénéficier du quart d'heure de gloire télévisuelle promis par Andy Warhol, certains individus sont capables d'aller au bout d'eux-mêmes et bien au-delà. On a parlé d'artistes du désespoir. Il faut croire que le désespoir est à vendre.

Dans la vie de tous les jours, les Anglo-Saxons répugnent à se regarder.

Régine Desforges, qui n'a jamais eu spécialement froid aux yeux, le faisait remarquer : on ne retrouve pas à Londres ou à New York l'atmosphère particulière du printemps parisien – qui tient aux regards que s'échangent les passants. Les Anglo-Saxons ne se regardent pas. Pas franchement, en tout cas.

L'Anglo-Saxon regarde l'Anglo-Saxonne en coin, en biais, par en dessous, ou par-derrière. On jurerait qu'il ne l'a pas vue en la croisant mais, si elle est vraiment bien roulée, il se retourne. Je ne suis pas partisan des regards insistants, mais la vie est presque aussi fugace qu'un plan sur des jambes à la télévision anglaise et il me semble que baisser les yeux devant une jolie femme tient du gaspillage criminel.

Néanmoins, les affaires sont les affaires et « histoire d'amour » se dit en anglais *love affair*.

D'après le journaliste Matthews Norman, aucun genre littéraire, depuis le haïku japonais, n'a été régi par des règles aussi strictes que le *sex scoop* cher à certaine presse britannique. Les protagonistes du drame régulièrement repris depuis les années soixante sont en effet aussi immuables que les personnages de l'opéra chinois traditionnel : l'amant est ministre, marié, et l'amante, sensiblement plus jeune que lui, non diplômée d'Oxford, a tout intérêt à ce qu'on apprenne qu'elle a une liaison avec un membre du

gouvernement. Elle se prétendra rongée par le remords. Un éditeur peu scrupuleux lui offrira beaucoup d'argent pour ses mémoires. Le ministre sera tenu de démissionner.

Le bon ton de la révélation journalistique doit être légèrement offensé tout au long de la relation des détails les plus intimes. Le vocabulaire est imposé. Les maîtresses blondes sont pulpeuses, les rousses incendiaires et les brunes (*brunettes*) hyper sensuelles. Le délit d'adultère est constaté de préférence dans un hôtel de luxe. Les notes de champagne, de caviar et de déplacements aux Seychelles sont majorées en raison de l'inflation. Il est convenu d'en appeler en fin d'article à un intérêt national supérieur, pour justifier les révélations. Il s'agit d'éviter que des informations militaires ou industrielles ne passent à l'étranger, par le procédé d'espionnage bien connu des espions du monde entier sous le nom de "confidences sur l'oreiller"... Les ministres britanniques auraient la fâcheuse habitude de parler en faisant l'amour, généralement de choses très techniques, comme les dernières innovations du moteur Rolls-Royce, et, pendant ce temps, leurs jeunes maîtresses prendraient des notes en leur faisant répéter certains termes compliqués.

Le scandale homosexuel est régi par d'autres règles. Le Parlement britannique s'était résolu, il y a quelques années, à abaisser "l'âge de consentement" pour l'homosexualité qui était jusque-là fixé à vingt et un ans. Le projet de loi visant à égaliser les "âges de consentement" pour l'homosexualité et l'hétérosexualité avait été repoussé. L'hétérosexuel pouvait « consentir » dès l'âge de seize ans. L'homosexuel avait encore deux ans pour réfléchir. De tels détails de droit empoisonnent la vie des journalistes et des éditeurs, et compliquent la tâche du ministre qui souhaiterait tomber sur une *love affair* plutôt que pour une histoire de pot-de-vin à la française.

Notez que de nos jours, en Europe, plus personne n'est obligé d'accepter un portefeuille ministériel. Ni de se livrer à une activité sexuelle quelconque. Et même, depuis l'ouverture des frontières, d'ici à un petit milliard d'années, personne ne sera plus tenu de se sentir anglais, français ou luxembourgeois.

DISSIMULATIONS, BIG BANG ET AUTRES EXPLICATIONS DU MONDE

On ne sait jamais trop comment se comporter, avec les divinités. Comment plaire à l'une sans déplaire à l'autre ? Prenons le cas de la nymphe Écho, par exemple. Condamnée par Hera, pour lui avoir dissimulé une des nombreuses infidélités de Zeus, à ne plus jamais chanter ni parler, à pouvoir seulement répéter le dernier mot ou le dernier son entendus. On pourrait penser que l'humanité s'est montrée coupable de dissimulations et qu'elle se trouve condamnée à n'entendre que l'écho de fins d'explications du monde.

Je me souviens qu'il faisait à Londres un temps magnifique quand je reçus, par l'intermédiaire de la presse, les échos de nouveaux échos du fameux Big Bang.

En gros : des images de radiations très éloignées – et donc très anciennes –, transmises par satellite et analysées par ordinateur, présentaient des différences infinitésimales de températures. Ces différences de l'ordre de trente milliardièmes de degré étaient censées confirmer, de façon lumineuse, la théorie du Big Bang. Le docteur Smoot, George, qui dirigeait l'équipe américaine parvenue à ce résultat, avait déclaré : « Si vous êtes religieux, c'est un peu comme si on avait jeté un coup d'œil sur Dieu... » Au moins sur sa température de l'époque. Cette affaire avait d'autant plus enfiévré les médias que paraissait quelques jours plus tard chez Simon et Schuster, une maison très sérieuse, un livre du docteur Lerner intitulé *Le Big Bang n'a jamais eu lieu...*

Ainsi donc, le monde selon Smoot résultait d'une explosion qui, dans le monde selon Lerner, ne se serait jamais produite. Une équation parfaite, disait

à peu près Einstein, s'accorde parfaitement à la théorie mathématique, mais rien ne prouve, après tout, que la théorie mathématique s'accorde vraiment à la réalité. La polémique se poursuit aujourd'hui. Personnellement, je préfère ne pas me prononcer sur le point de savoir si ce monde a explosé ou non et, d'ailleurs, s'il n'a pas explosé, il n'est pas dit qu'il n'explosera jamais.

Il faut admettre cependant que la sono universelle est plutôt mal réglée. Je ne pense pas que les vieux échos de l'explosion initiale soient audibles à oreilles nues en Angleterre ni en France, mais, d'une manière générale, il y a beaucoup trop d'échos dans cet univers...

Il s'agissait malheureusement d'une journée exceptionnellement ensoleillée, comme il a été dit plus haut, et ma voisine en avait profité pour ouvrir grandes ses fenêtres et sa chaîne stéréo. À partir de mai, dès que perce le moindre rayon de soleil, les Anglaises vont s'acheter des glaces, se déshabillent prestement, puis s'allongent dans leur jardin. (C'est pourquoi, quand elles arrivent en France pour les vacances, toutes les Anglaises sont rouges.) Certaines d'entre elles écoutent en plus de la musique. Quand on écoute de la musique très fort pendant toute une après-midi de printemps, c'est rarement du Mozart ou du Purcell mais, si c'était le cas, cela ne changerait pas grand-chose. Ce qu'il y a d'assommant dans la musique, c'est la musique des autres.

En fin de journée, tous ces échos avaient fini par me faire pencher, pour ce qui concerne l'origine de cet univers, en faveur de la théorie du Big Band... Du Surboun... Bref, puisqu'à cette époque il n'y avait pas encore de Soleil, du Tapage Nocturne.

Bien entendu, il n'est pas impossible que je me sois rendu coupable de dissimulations et qu'en conséquence, je n'aie pu saisir que les derniers mots de ces explications du monde en anglais.

LA LITTÉRATURE ET L'ÂME, PÉCHÉS CAPITAUX, Ô LORD !

Jorge Luis Borges, qui était un peu anglais d'origine, mais tout de même terriblement espagnol (et pas exagérément francophile), assurait que les nations se choisissaient en littérature des héros qui ne leur ressemblaient pas. Hugo ne lui paraissait pas très français, Goethe pas du tout allemand et Shakespeare, bien sûr, lui semblait aux antipodes de l'*understatement*. Shakespeare ne devait pas être anglais, pensait-il, plutôt juif, ou italien...

Avec un manque de délicatesse typiquement français, je ne me suis pas privé de colporter l'opinion de Borges auprès des Anglais de ma connaissance. La plupart ont cru à une pure invention de ma part. Or telle était bien la pensée de Borges mais, tout compte fait, je crois qu'il avait tort. Tout un peuple ne peut pas apprendre par cœur une œuvre uniquement par fierté d'être les compatriotes de l'un des plus grands noms de la littérature universelle. Non, Shakespeare doit exprimer aussi l'âme anglaise. (Il y a bien une âme slave.)

N'allez surtout pas voir une pièce de Shakespeare à Londres ou à Stratford-sur-Avon ! Le public y déclame des tirades entières en même temps que les acteurs, c'est insupportable. (Les comédiens shakespeariens finissent tous par se jeter dans l'Avon ou dans la Tamise.)

Mais cela pourrait signifier que les Anglais sont beaucoup plus sensuels, violents, tourmentés, fous, lyriques qu'une certaine bonne société londonienne voudrait nous le faire croire – sans même avoir à le préciser.

D'ailleurs, on ne se taille pas un empire à coups d'euphémismes, l'hypocrisie elle-même n'y suffit pas. Et on ne colporte pas autant d'horreurs sur ses voisins sans être torturé par toutes sortes de péchés capitaux, l'orgueil, la jalousie, la luxure et peut-être même – pourquoi pas ? – la gourmandise...

Ne nous emballons pas.

Selon certaines statistiques (que, personnellement, nous hésiterons à accréditer, tant le déficit de convivialité qu'elles semblent indiquer chez nos amis anglo-saxons nous paraît grave), l'Américain (USA) passerait en moyenne sept minutes et demie à table, l'Anglais vingt minutes et le Français deux heures...

Ô Lord, prends pitié.

Considérant divers types d'événements et spécialement les hauts faits d'armes du siècle écoulé – dont le point culminant fut sans conteste la conquête anglo-saxonne de l'Everest en 1953 par Sir Edmund Hillary (avec le secours du sherpa Tenzing, bouddhiste notoire) –, certains éditorialistes londoniens ont cru pouvoir proclamer, dans un moment d'enthousiasme bien naturel, que Dieu était anglais.

Admettons.

Dieu serait anglais.

Anobli par la royauté, The Lord aurait même sa chambre à côté de la cathédrale de Westminster.

Cependant, prétend le proverbe, il n'est heureux qu'en France.